

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

171

quinzième année

mars 1968

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3°
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuell likabehandling
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1968 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1968. N° 424 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUINZIÈME ANNÉE

MARS 1968

SOMMAIRE

L'ami, par ANDRÉ BAUDRY	109
Lettre à un débutant, par MAURICE BERCY	115
Witold Gombrowicz et l'homosexualité, par ANDRÉ CLAIR	120
L'Archange (suite et fin), par DEMIS	131
Après la lettre, par ROGER FOUCHER	138
Les usages de Marigny, par JACQUES FREVILLE	143
Orchestre, poème de J.P. BACQUET	108
LIVRES :	
Le gratte-ciel, de Jean LORBAIS	145
Les amours infantiles, de Charlotte CROZET	146
La sybille, de Jacques MERCANTON	147
Les cordes de la harpe, de Carlo COCCIOLI	149
Marcel Proust du côté de la médecine, du Dr Robert SOUPAULT	152

ORCHESTRE

*Mon corps était assis
Mes sens en orgie
Mon cœur était ailleurs
Sous un voile de pleurs*

*J'avais envie d'aimer
Envie de vous toucher*

*Fragile chrysalide
Mon cœur se dilatait
Sans aucune contrainte*

*J'aimais avec ferveur
Et mon sang s'échauffait
Et mes lèvres humides
Appelaient la chaleur
De vos douces empreintes*

*Vous manquiez d'érotisme
Et moi de magnétisme
Mon corps resta assis
Et mon âme en ballade
Mes sens en orgie
Et mon cœur bien malade*

JEAN-PIERRE BACQUET.

L'AMI

par ANDRÉ BAUDRY.

« Avoir un ami », voilà bien une phrase qui revient souvent dans les conversations des homophiles, et qui occupe de nombreuses heures de leurs méditations personnelles.

On la trouve chez le jeune homophile comme chez celui déjà fort avancé en âge.

L'homophile de la grande ville y pense comme celui de la petite bourgade, même si celui-ci sait que les considérations sociales le lui interdisent plus ou moins.

Il n'est plus question ici de situation, de richesse, de morale, on peut presque affirmer que tous les homophiles, à un moment ou à un autre de leur vie, ont désiré avoir « un ami », le garder toute sa vie, vivre avec lui, mourir près de lui.

Même les plus dévergondés, les plus frivoles, les plus aventuriers, se sont trouvés à un carrefour et ont pensé chercher et conserver un ami.

On peut aussi, sans se tromper beaucoup, affirmer que tous les homophiles, ou peu s'en faut, ont eu un ami durant une période plus ou moins longue de leur vie, vie commune ou vie séparée, avec un garçon du même milieu, ou d'un milieu différent, d'âges semblables ou différents, et ont ainsi vécu une période heureuse ou mouvementée de leur existence.

Beaucoup n'ont pas su garder leur ami, ou l'ami délibérément s'est retiré, mais aussitôt ou peu de temps après chacun s'est mis à espérer de nouveau, à chercher, à recommencer, à connaître la durée ou l'échec.

Je puis dire, qu'en quinze ans, les confidences les plus entendues, les appels les plus formulés, ont toujours été au sujet de l'ami.

Le jeune adolescent homophile, dans le secret de sa chambre et de son cœur y songe déjà. Et il suffit de relire *Les Amitiés particulières*, et les innombrables ouvrages de littérature homophile pour être bien convaincu que l'adolescent souhaite avoir un ami; alors qu'on peut dire que le jeune hétérosexuel du même âge cherche bien souvent davantage une aventure sexuelle.

Rares sont ceux parmi nous, arcadiens, qui ne se souviennent d'amitiés — souvent très chastes — mais combien intérieurement passionnées et violentes — qui ont imprégné toute leur prime jeunesse. Et quels ensorcelants souvenirs chacun n'en a-t-il pas conservés !

La vie d'adulte venant, le besoin de stabilisation, l'avenir, les nécessités d'une vie rangée, la peur des dangers courus en ne pratiquant que des aventures, et aussi, inévitablement, et combien profondément, le besoin d'un autre être à son côté pour mieux respirer, pour mieux admirer, pour mieux penser, pour mieux se développer, pour mieux vivre, pour aimer et être aimé, pour trouver réconfort et soutien, pour se donner et se donner, pour que la vie ait un sens, pour lutter contre son égoïsme, pour être un homme... tout cela, pêle-mêle, fait que l'adulte veut un ami.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de m'étendre davantage sur cet aspect fondamental des choses.

Et voici que naît la difficulté, la première, celle qui handicape nombre d'homophiles. Où trouver cet ami ?

Que ceux qui nous jettent la pierre, en nous accusant de rien bâtir de stable comme les hétérosexuels, et qui voudraient voir là un signe de malédiction qui s'appesantit sur l'homophilie, sachent qu'il faut reconnaître, en toute vérité, qu'il n'est pas spécialement facile à l'homophile de trouver un ami.

Ne parlons pas des lieux publics... alors, ce que l'on appelle les « bars spécialisés », mais où celui qui cherche doit opérer un sérieux tri, entre les prostitués, les gigolos, les truqueurs, les jouisseurs, les « noceurs », les déséquilibrés, les voyeurs, les étrangers de passage... Il peut trouver là, bien sûr, car il peut y avoir dans l'assistance un être qui comme lui, ce soir là, cherche aussi plus et mieux. Mais quel miraculeux hasard pour que dans ce tohu-bohu soit trouvé l'Ami.

Alors, les clubs, celui d'*Arcadie*, ceux des pays voisins. Dans des écrits plus personnels et au cours de mes allocu-

tions à Paris ou en Province, j'ai souvent eu l'occasion d'évoquer ce cas pour que je me dispense d'en parler ici.

Restent — et c'est souvent très efficace — les réunions organisées chez soi, rencontres amicales pour un dîner, pour un cocktail, pour discuter, et où celui qui invite, s'il connaît un peu ses invités, pourra mettre en relation.

Il n'existe d'ailleurs pas d'autres moyens chez les hétérosexuels, cependant, pour ceux-ci, ajoutons, et c'est quand même très important, le milieu professionnel, le milieu du travail, où nos gens vivant de nombreuses heures très proches les uns des autres arrivent à se connaître, à s'estimer, à s'aimer.

Mais, et encore une fois mon expérience m'incite à être très catégorique sur ce point, ce n'est pas toujours la difficulté majeure. Ce qui est difficile dans les premiers pas d'une amitié, d'un amour homophiles, c'est de ne pas perdre de vue l'essentiel. Je veux dire l'essentiel pour qu'une certaine durée soit accordée à cet amour. Or, il faut le dire, sans honte, beaucoup trop d'homophiles se laissent uniquement énihrer par l'aspect physique.

D'ailleurs si nous écoutons des conversations homophiles, je crois pouvoir dire que si, comme je l'écrivais en tête de cet article, il est souvent question de la volonté d'avoir un ami, il est aussi souvent question, trop souvent question, de la Beauté.

L'homophile attache une importance démesurée à la beauté physique. Au charme, au côté sexuel de l'individu.

Seulement, on ne doit pas choisir son Ami comme on choisit une aventure. Le jeune hétérosexuel qui agit de cette façon trouve une fille avec qui faire l'amour, il ne trouve pas sa femme, sa compagne de vie.

L'apprentissage, c'est-à-dire le temps durant lequel on se connaît, on approfondira les caractères, les tendances, les lignes de conduite pour la vie, n'existe pas ou il est bclé en quelques heures.

La majorité des échecs d'amitiés homophiles gît là.

On se désire, on croit s'aimer.

Et lorsque le désir strictement sexuel et charnel s'ameuise, la conquête des deux cœurs et des âmes n'étant pas commencée, il ne reste plus rien qui puisse retenir, c'est la débacle, la séparation. Beaucoup de tristesse. Beaucoup de pessimisme. Car il faudra rechercher, recommencer, et hélas, souvent, dans les mêmes périlleuses conditions.

Cela ne veut pas dire, certes, chez nous comme chez les autres, que cette mutuelle connaissance des cœurs et des esprits assurera l'éternité à cet amour. Il pourra sombrer aussi, mais alors il périt après plusieurs années, ou plusieurs mois, pour des raisons diverses, puisqu'il est bien évident qu'il ne peut être chez chaque homme la même force de caractère pour dominer son caractère et ses soubresauts, pour taire de nouveaux appels, pour ne pas succomber à un autre être qui se présente et qui paraît auréolé de plus de vertus !

C'est le risque de tout amour. Il n'épargne personne. Il peut être aussi le fait de l'un des deux seulement.

Un ami ! Pour que cela soit, il faut donc hiérarchiser ses désirs, et alors l'espoir est permis.

Il est évident aussi que le problème ne se pose pas de la même façon lorsqu'il s'agit d'amitiés homophiles à fond un peu pédérastique, c'est-à-dire une amitié entre un aîné et un jeune garçon de vingt et un ans. Il faut reconnaître que le risque d'échec est encore plus grand. A notre époque peut-être plus qu'autrefois. Le fossé entre générations, à notre époque, est fort large. Il est inévitable que beaucoup de réactions, de désirs, d'envies, de folies, d'organisation de sa vie, de sa profession, de ses vacances, de sa vie au foyer, soient très différentes entre un garçon de vingt et un ans et un homme de quarante.

L'homophile, amant des jeunes homophiles, doit toujours savoir à quoi il s'expose dans la majorité des cas, quelle que soit sa bonté et sa fermeté, sa largesse d'esprit, sa générosité, même pour établir, installer le cadet, sur tous les plans, les premières ardeurs éteintes chez le jeune, un écart se creuse, et les années venant il se creuse plus, et arrive, le jour, où le jeune homme veut voler de ses propres ailes. Il faut peut-être en être heureux, car après tout c'est le résultat d'une amitié profonde de l'aîné vis-à-vis du jeune puisque celui-ci ayant acquis maturité, expérience, indépendance, il veut courir sa propre destinée sous les cieux qui lui plaisent.

L'amour pédérastique est un honneur et une souffrance. Et c'est à sa façon de tout accepter — stoïquement — que l'aîné s'affirme et se montre homme.

Ces écueils ne devraient pas exister entre garçons sensiblement du même âge.

Est-ce que les considérations sociales jouent le même rôle que parfois chez les hétérosexuels ? On sait que beau-

coup d'homophiles dits intellectuels, artistes, de professions plus nobles, s'attachent volontiers — pour ne pas dire recherchent exclusivement — l'homophile plus simple, ouvrier par exemple.

Si à la base, il y a ce que je disais plus haut, cette mutuelle connaissance des cœurs et des âmes, il ne devrait pas y avoir de chocs au cours de l'existence. Cependant, un jour ou l'autre, très vite ou plus tard, surtout si des échelons sont encore gravés dans la hiérarchie professionnelle, sociale, mondaine, une souffrance peut naître chez le plus humble. J'ai connu bien des cas de ce genre pour l'évoquer ici. Toujours il faudra lutter contre cette séparation, et faire en sorte que sorties, spectacles, invitations, vacances, soient toujours autant pour l'un que pour l'autre. Ne pas être dans une chaire, sur un piédestal, et de temps en temps prier l'autre d'y monter.

Ou alors, naturellement, éviter la vie commune.

J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet de l'amitié.

Je n'ai évoqué ici très succinctement que le point de départ. Il faudrait maintenant envisager la vie à deux. L'amitié, l'amour vécu.

Car même cette condition *sine qua non* évoquée plus haut exécutée, cela ne garantit pas la survie de cette communion.

Toute vie à deux pose de difficiles problèmes. Le théâtre, le cinéma, la littérature, sont pour ainsi dire consacrés à ces évocations dans 95 % des productions. C'est dire leur importance dans le monde hétérosexuel. Et il existe maintenant des médecins, des assistants sociales, des psychologues, des conseillères uniquement attachés à résoudre les problèmes de la vie commune.

Pourquoi les homophiles qui partent avec beaucoup moins d'atouts dans leur jeu seraient-ils contraints à toujours réussir leurs amours ?

Nous aurons donc l'occasion de revenir sur ce sujet.

Arcadien, mon ami, qui que vous soyez, vous pouvez cependant réussir comme ceux dont j'ai évoqué l'histoire dans mon éditorial de février 1967 sur le couple homophile.

Mais, croyez-moi, si vous les questionniez, ils vous diraient que j'ai raison en vous demandant de toujours différencier : désirer et aimer. Corps et esprit. Un jour et toujours. Un ami et L'ami.

Moi, moi qui sais combien vous le désirez au plus profond de votre cœur et de votre volonté, qui sais qu'on

n'a rien fait durant votre jeune âge pour vous préparer à cette vie à deux dans l'homophilie, moi qui sais bien parce que vous me le dites et me l'écrivez sans cesse, que l'homme ne peut toujours vivre seul, sans tendresse, sans un sourire pour lui seul, sans un baiser pour lui seul, sans une confiance pour lui seul, moi qui sais votre tristesse, vos pleurs, votre chambre froide et sans vie, votre avenir sans intérêt; moi qui sais que vous avez eu des occasions et des occasions, moi qui sais si bien ce qu'est votre cœur d'homme, puisque homophile comme vous, plus que vous d'une certaine façon puisqu'en faisant *Arcadie* je vous ai en quelque sorte pris en charge, je vous dis, une fois de plus : Un Ami, L'Ami, oui, vous y avez droit; oui, vous pouvez le trouver; oui, vous pouvez vivre heureux.

Faisons tous ensemble que par notre simplicité, notre sévérité, notre dignité, nous sachions nous aider entre nous pour que chacun de nous ait sa part de joie avec un autre lui-même.

ANDRÉ BAUDRY.

MARC DANIEL

DES DIEUX ET DES GARÇONS

Etude sur l'homosexualité dans la mythologie grecque

Ed. Arcadie — 5 F

DU MEME AUTEUR :

HOMMES DU GRAND SIECLE — 3 F

LETTRE A UN DÉBUTANT

par MAURICE BERCY.

Il eût fallu, charmant éphèbe, que ton âme ne fût point cette cire molle que de fades empreintes vont à présent défigurer, ou que dès son aurore un grand amour nous l'enlevât, afin qu'au moment même où elle vint nous rejoindre, elle perdît le désir de nous connaître.

Mais te voilà pris dans le piège de nos adulations; enivré déjà par les faux attrait d'un monde inconnu que tu brûles d'explorer, et dont tu cherches à évaluer les promesses. Te voilà des nôtres, et ton destin est tracé. Tu es entré sans retour dans notre grande famille des globe-trotters de l'amour; tu feras de courtes explorations dans des pays toujours nouveaux, et d'abord tu croiras, à chaque voyage, avoir trouvé celui qui recèle les trésors dont tu rêves. Mais je te connais : ils se terniront devant toi, et comment résisterais-tu alors au désir de voir aussi ceux dont les reflets s'allument dans une contrée voisine ? Quand on s'aperçoit que le chemin où l'on s'est engagé n'est pas le bon, qui ne s'en détournerait pour chercher ailleurs ? Ainsi je te vois déjà dans les bras de François quand ceux de Bernard ne te retiendront plus. Bernard, je dois te l'avouer, est un peu notre sergent-recruteur : c'est lui qui plaît d'abord, par sa bonne mine et son air engageant, et puis il est le seul qui parmi nous ait encore le courage de fréquenter avec quelque assiduité les lieux où l'on rencontre parfois, le soir, les garçons qui te ressemblent, pris entre leurs désirs et leur timidité, mais décidés tout à coup à franchir coûte que coûte le Rubicon d'un paradis imaginaire. Bernard les emmène, et sait se faire aimer pendant quelques jours, parfois un peu plus; il n'est pas rare que par la suite son empreinte soit durable, car Bernard, à travers ses aventures, garde encore le goût des âmes et son cœur

n'est pas sans ténébreux replis. Mais ce qu'il cherche n'est pas de ce monde. J'aime la tristesse avec laquelle il vous abandonne, les uns après les autres, sans heurts et sans drame, et son habileté à desserrer des liens qu'il ne peut supporter, et cette générosité à peine amère qui le fait approuver tacitement les entreprises de l'un ou de l'autre d'entre nous s'employant à le décharger de sa conquête.

Ainsi tu le quitteras presque sans peine et sans t'en apercevoir, et le lit de François t'accueillera. Tu auras fait le premier pas — le seul qui coûte, à ce qu'on dit — dans un chemin creux dont tu croiras toujours sortir, et dans lequel chaque aventure nouvelle te ramènera. Le poids de chacune d'elles, à mesure qu'elles s'accumuleront derrière toi, t'y retiendra plus lourdement. Plus riche sera ton passé de souvenirs et plus encombré de visages, plus fixe et plus rigide risque d'être ton avenir, et dans ta vie tout finalement se ressemblera. François t'embrassera sur les yeux et caressera longuement tes cheveux, rêvant à l'amour malheureux de ses dix-sept ans, dont il ne s'est pas tout à fait consolé; tu boiras quelques larmes au bord de ses paupières, et quand tu te blottiras contre son cou tu te croiras tout à coup (à cause de son eau de toilette) transporté dans une grande forêt de pins, au bord de la mer. Je ne sais même pas si vous ferez vraiment l'amour ensemble; ou ce sera pour te faire plaisir et s'il est dans un de ses bons jours; autrement il n'y tient guère et n'aime pas se forcer. Mais tu aimeras sa tendresse et ses soins, la façon qu'il aura de laisser son bras comme un oreiller sous ta tête et de garder toute la nuit, pour t'être agréable, les positions les plus inconfortables, indifférent à lui-même, attentif à tes moindres désirs.

Ensuite tu t'étonneras peut-être de n'avoir pas cédé plus tôt aux charmes discrets et distingués de Michel, à l'intelligence des propos de René et aux souples modulations de sa voix, ou à la gaieté aimable de Roger. Eux qui tout d'abord te paraissaient si lointains et te laissaient fort indifférent, je ne serais pas étonné qu'un jour ou l'autre tu te prennes à leurs filets, ne fût-ce que quelques heures. Bientôt d'ailleurs tu auras pris goût à la variété et oublié ce que tu cherchais d'abord. L'Amour, te diras-tu, mieux vaut le remettre à plus tard; après tout les amours ont aussi leurs charmes. Mais en fait l'habitude aura déjà fait de toi son esclave, et tu seras devenu un de ces petits êtres couchailleurs qui hantent nos cénacles. Il te faudra

sans cesse te prouver à toi-même que tes charmes font toujours leur effet, et passer d'un homme à l'autre comme le font les courtisanes.

Nous t'accueillons avec les sourires et les amabilités que nous réservons toujours aux débutants, et les vapeurs de notre encens te montent à la tête; tu n'espérais point tant de succès et tu regrettes d'avoir trop longtemps hésité; tu songes à rattraper le temps perdu. Tu ris, tu glousses et du papotes, tu guettes ton visage dans la glace, tu es de toutes nos petites réunions et de toutes nos sorties. Tu ne t'en doutes pas encore, mais bientôt ton nom figurera sur le carnet de Michel, entre celui du garçon qui t'a précédé dans son lit et celui qui t'y aura suivi, et dans la colonne de droite, après la date, quelques signes codés permettront commodément d'établir des comparaisons. Tu ne t'en doutes pas davantage, mais tu es aussi destiné, aussi sûrement que le ruisseau est promis à la rivière, à faire le sandwich entre deux de nos amis que tu ne manqueras pas de connaître bientôt, et qui ont besoin, pour que leur couple ne se dissolve pas, du lien que constitue entre eux un troisième partenaire; je sais que tu ne leur refuseras pas ce petit service; ils t'appelleront leur biquet joli, leur petite chevrette blanche, et tu croiras entendre la musique des anges.

Il eût fallu, charmant éphèbe, qu'un vrai, qu'un bon berger d'*Arcadie* te prenne sous sa houlette et t'enveloppe de sa protection; mais on n'en rencontre pas tous les jours; il eût fallu, second miracle, que son amour subjugué un temps ta volonté, jusqu'à ce qu'il t'ait forgé une âme toute neuve, et capable de voir au-delà d'elle-même. Il t'aurait guidé sans te flatter, parfois trop rude à ton goût, mais toujours aussi soucieux de ton bonheur que du sien propre. Tu es une de ces plantes dont la tige trop souple a besoin d'un tuteur solide où elles s'enlacent, mais tu n'entreindras jamais sans doute que des branches demi-mortes. Tu te réfugies parmi nous pour ne plus penser qu'à tes petits problèmes de midinette, et ceux-ci prennent le pas sur ton travail et tes études... Il n'y a pas que l'amour qui compte... Il n'y a pas que nous au monde — et ce qui fera de toi un homme, ce n'est pas d'avoir aimé, même sincèrement, Pierre, Paul ou Jacques; c'est d'avoir été capable de te situer clairement par rapport à ce monde, d'en prendre conscience et de le repenser pour ton compte, et d'avoir su comprendre que tout ce qui s'y passe te concerne.

La liberté assassinée dans le pays qui l'avait enseignée au monde, les bombes sur Hanoï... Je te vois prendre l'air ennuyé des gens qu'un fâcheux veut empêcher de danser en rond. Mais oui... Je mélange tout, et la solution de tes affaires de cœur n'est sans doute pas d'ordre politique; je comprends même que tu t'intéresses à tes problèmes sentimentaux avant de penser aux affaires du pays et de l'humanité. Et quels rapports ? diras-tu. Je songe à répondre que ces rapports sont peut-être plus étroits que tu ne penses, que nos amours seraient peut-être différents dans une société différente, plus tolérante, moins productrice de névroses, ou tout simplement plus juste... Mais ce n'est pas assez dire, et j'irai plus loin. Il me semble qu'il manque toujours quelque chose aux sentiments même les plus sincères lorsqu'ils se replient sur eux-mêmes et sont vécus dans l'ignorance du monde qui les entoure. Le petit bonheur à deux dont tu rêves, je me dis qu'il n'a des chances de durer que s'il débouche sur autre chose que lui-même. Peut-être est-il nécessaire, pour qu'il soit viable, de ne pas s'y enfermer et de ne pas songer qu'à lui, mais de l'ouvrir sur les bonheurs, sur les peines et sur les drames de tous les autres hommes. Tu l'imagines comme une sphère bien close et bien protégée où tu pourrais trouver refuge et oublier tout le reste. Il devrait être plutôt comme un vase transparent, ouvert aux pluies et aux rayons qui sans cesse renouvelleraient, assainiraient son atmosphère. Tu veux te confiner dans le bonheur que tu imagines, par égoïsme, ignorance, négligence. Mais l'amour a besoin de générosité, de science et de prévoyance : et tu le perdras, jeune homme, en croyant le sauver. Ainsi quand tu me dis qu'on ne peut pas toujours penser au Vietnam et que la politique ne t'intéresse pas, il me semble presque que ces paroles expliquent et rendent compte de la voie dans laquelle tu viens de t'engager, celle des amours sans issue et indéfiniment recommencées. Ceci et cela s'explique chez toi par la même cause. Tu es comme la plupart, qui croient faire un bon calcul en faisant passer leurs petits intérêts particuliers avant ceux de la communauté : c'est moins par égoïsme au fond que par insuffisance d'esprit. Car chacun n'est pas capable de s'aviser qu'en définitive la meilleure manière de défendre ses vrais intérêts est de contribuer d'abord au bien général. C'est en oubliant un peu tes propres problèmes pour penser aussi à ceux qui te dépassent que tu as le plus de chances de les résoudre convenablement.

Voilà la vérité paradoxale dont j'aurais voulu pouvoir te convaincre. Tu n'y verras, je suppose, qu'un bien ennuyeux discours, et tu te demanderas ce qui me prend tout à coup de vouloir te faire la morale. Hélas, je n'en sais rien moi-même... Je suis mal placé pour te donner des leçons, n'est-ce pas ? Il faudrait que j'explique pourquoi mes actes contredisent mes principes et pourquoi je cours moi aussi d'objet en objet... Je ne crois pas que j'y parviendrais. En tous cas rassure-toi : ce ne sera pas pour aujourd'hui...

MAURICE BERCY.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

EXPERTISES — ACHATS — VENTES

PARIS ET BANLIEUE



Du studio au grand appartement

De la petite villa à la grande propriété

Fonds de commerce

90 % de crédit si besoin est sur achat

Solde réglable en 10, 15, 20 ans suivant convenance

Actes authentiques concrétisés par Notaires
et Contentieux amis

Prêts rapides sur garantie immobilière



Toujours à votre disposition depuis des années :

XAVIER DE MONGALON

18 bis, rue d'Anjou

Tél. : 265-92-66, 265-14-71 et 265-06-79

RÉCEPTION SUR RENDEZ-VOUS

WITOLD GOMBROWICZ

ET L'HOMOSEXUALITÉ

par ANDRÉ CLAIR.

Tous les deux ans, à Tunis, treize éditeurs, venus de treize pays différents, décernent un prix à l'écrivain d'*avant-garde*, qui remplit cette double condition : être méconnu — ou ignoré des lecteurs — et auteur d'une œuvre originale et curieuse. En 1967, à Gammarth, près de la Capitale tunisienne, ce fut Gombrowicz qui, en mai dernier, l'obtenait.

Ce petit évènement littéraire me fournit le prétexte pour étudier, ici, l'un des aspects les plus singuliers d'une entreprise qui reflète, à plus d'un égard, certaines obsessions de notre époque : par exemple, la peur qu'à l'homme d'aujourd'hui de son semblable, ce dangereux adversaire de l'individu personnel; la relation entre hommes, considérée comme un conflit métaphysique des consciences. Ou encore, thème essentiel à l'œuvre de Gombrowicz, l'opposition, presque irréductible, entre l'être et l'apparence, la *forme* (la manière d'être, le masque) et le fond : ce qui se manifeste à l'intérieur de chacun de nous. Tout cela n'est pas bien nouveau, certes. L'originalité de Gombrowicz se place sur un tout autre plan : celui de la formulation de cette dualité, et de l'expression cauchemaresque qu'il donne à ces couples antinomiques : être profond de l'homme et son apparence; masque et vérité; individu et société; jeunesse et maturité, etc...

Dans les préoccupations de Gombrowicz, précisons tout de suite que l'homophilie occupe surtout une place symbolique : elle joue le rôle d'un révélateur d'une certaine

W. GOMBROWICZ

réalité intime, humaine, elle constitue l'expression de notre aspiration (toujours dissimulée) à incarner cette réalité intime qui est, en quelque sorte, consubstantielle à nous-mêmes. En d'autres termes, pour la conception que cet écrivain se fait du monde et de la nature humaine, l'homophilie ne saurait intéresser qu'à titre de signe et d'illustration exemplaire.

Mais avant d'exposer la pensée, chère à cet écrivain, quelques mots ne sont pas inutiles sur son existence. Witold Gombrowicz, originaire de Pologne, a commencé à écrire dans l'entre-deux-guerres. Il a fait partie du « Nouveau Roman » des années 30 à Varsovie. Et pour comprendre toute la portée d'un livre-maître, tel que *Ferdydurke*, paru en 1937, il faut se rappeler l'état de décomposition de la haute société polonaise d'avant guerre. Car ce roman offre d'abord un tableau satirique, assez étonnant, d'un monde inauthentique, décadent, qui n'est plus capable de s'affirmer : tout le monde joue un rôle; mais il suffit de regarder de près ces comédiens pour découvrir la vérité : ils ne sont pas ce qu'ils prétendent; ils mentent aux autres et à eux-mêmes. Et, derrière la façade, le vide, le néant. Un an plus tard, en France, un autre jeune écrivain apercevra qu'il en va de même de la bourgeoisie française : cet écrivain, Jean-Paul Sartre, écrira *La Nausée*.

Pour résumer, Gombrowicz, avant le philosophe existentialiste, prend conscience de cette effroyable réalité humaine : l'individu n'existe pas; c'est un automate, dépourvu de vérité profonde, qui ressemble au vampire des films d'épouvante : à ceux-ci, il ne faut que toucher les corps, d'une croix, pour les voir s'effondrer en poussière; pour les personnages de Gombrowicz ou de Sartre, le seul regard étranger, qui se pose sur eux, dénonce leur vide, leur inexistence fondamentale. Alors, ils se dissolvent, se métamorphosent en monstres.

Ferdydurke fut assez mal accueilli en Pologne; l'aristocratie de Varsovie voyait trop sa propre image, reflétée dans ce miroir grossissant. A l'étranger, il resta ignoré. C'est seulement depuis 1958 qu'en France ce livre-maître est connu. Encore a-t-il fallu tout l'enthousiasme et la persévérance d'un Maurice Nadeau, directeur de la Collection « Lettres Nouvelles » (1), pour en imposer la traduction

(1) Œuvre de Gombrowicz : *Le Journal Ferdydurke*. Prix : 11,70 F. *La Pornographie*. Prix : 12 F. *Le Théâtre*. Edit. Julliard. — *Cosmos, Bakäi*. Prix : 18,50 F. Edit. Denoël.

française auprès d'un petit nombre de lecteurs. Surtout, grâce au jeune metteur en scène argentin, Jorge Lavelli (celui-ci obtint le Prix des Jeunes Compagnies, en 1963, avec *Le Mariage*), la création à Paris de deux pièces de Gombrowicz (la seconde : *Yvonne, Princesse de Bourgogne*, théâtre de France, automne 1965), a permis d'élargir l'audience de l'écrivain.

1939 : Hitler attaque la Pologne. Gombrowicz prend le chemin de l'exil. Il débarque en Argentine à Buenos-Aires. C'est là qu'il vivra, jusqu'à ce que la publication de *Ferdurke* l'incite à s'installer dans le midi de la France. Il y a neuf ans, environ, que le romancier polonais habite Vence, où il soigne son asthme. En Argentine, il écrit dans les journaux. De cette époque, on trouvera des échos dans son « Journal » des années 53-56. Toujours, d'Amérique latine, date son second roman, *Trans Atlantique*, dont le héros, Gonzalo, est un homosexuel (2).

**

Et, précisément, l'Argentine va lui faire découvrir les affinités métaphysiques de l'homosexualité avec ses propres obsessions philosophiques. Sur ce point, il s'explique longuement dans son *Journal* de 1955 : « par l'intermédiaire de quelques amis d'une Compagnie de ballets en tournée, je fus, dit-il, introduit dans un milieu où l'homosexualité était poussée, à l'extrême, presque jusqu'à la folie, à la démen- ce... ». Pour dissiper tout malentendu, car ces lignes pourraient suggérer une hostilité de sa part à l'homosexualité, il ajoute : « je dis « à l'extrême » pour bien marquer qu'il y avait beau temps que j'avais côtoyé les milieux d'homosexualité « normale ». Sympathisant, donc — ou du moins, neutre, sans préjugé hétérosexuel. D'ailleurs, dans ce monde où les manifestations homosexuelles se révèlent excessives, « il se trouvait des gens de premier ordre, d'une rare qualité d'esprit... ». Saluons, au passage, le souci remarquable d'honnêteté et d'objectivité de l'écrivain.

Dans cet univers, qui est celui des boîtes « spéciales » de Buenos-Aires, au *Retiro*, Gombrowicz a la révélation d'un aspect souvent caché de la chose : il voit s'agiter « des garçons déchirés par (le désir) des garçons comme des

(2) A paraître chez Denoël, en français. Gombrowicz a traité deux fois de l'homosexualité dans son œuvre romanesque : la seconde dans une nouvelle de « Bakai ».

chiens ». A la vue de ce spectacle, il est épouvanté, car il aperçoit dans le « sombre miroir de ces mares démentes » (les manifestations de l'érotisme homosexuel) « le reflet de mes propres problèmes ». Qu'est-ce à dire ? S'est-il découvert homosexuel lui-même ? A-t-il envie de « lever » un beau jeune homme ? D'abord, il commence à s'interroger avec impartialité : en particulier, il aime follement la jeunesse, pour elle-même, et quel que soit son sexe. Mais celle-ci « n'est-elle pas l'objet de l'envie secrète et de la non moins secrète adoration de tous ceux qui, comme moi, se sentaient condamnés à finir ? » Seule différence entre les autres mâles et lui : Gombrowicz ne s'intéresse pas à elle sur le plan sexuel. Il refuse de tomber d'ailleurs « dans l'enfer du sexe ». Aimer une jeune fille, pour les autres hommes, c'est désirer assouvir une passion, posséder une belle proie. Pour le romancier polonais, cela représente une aliénation. Est-ce pour cette raison qu'il veut placer l'adolescent (le garçon) sur le pavois où ils (les autres) avaient hissé la jeune femme... ? » Le moyen de « libérer Eros » de l'instinct sexuel ? C'est possible. Gombrowicz ne s'explique pas très clairement sur ce point. Mais poursuivons.

Nous avons évoqué, au début de cette étude, quelle était la préoccupation essentielle de Gombrowicz : dénoncer le mensonge de la forme, révéler le vide essentiel de la personnalité — ou plutôt son absence. Dans *Ferdurke*, tout le monde joue un rôle pour cacher son inexistence (ou sa non-essence) : rôle de professeur, de lycéen moderne, de palefrenier, etc... Mais sur un simple regard d'autrui, la façade s'écroule, le néant du cabotin apparaît. Et, d'une certaine façon, on peut affirmer que toute l'histoire de ce livre se limite au combat, sans cesse recommencé, d'un homme pour récupérer son masque. On m'arrache celui-ci ; je le récupère, par le moyen le plus simple : employer l'arme de l'adversaire, lui retirer le sien. C'est un perpétuel duel de regards qui enfonce la victime dans l'impersonnalité.

Mais celle-ci, ce vide, cette absence d'être, quelle forme (si l'on peut dire) emprunte-t-elle dans la pensée de Gombrowicz ? Pourquoi l'auteur parle-t-il de la jeunesse, comme d'un état admirable ? Qu'entend-il au juste par ce mot ? Eh bien, pour Gombrowicz, la jeunesse a plusieurs significations : d'une part, c'est l'adolescence (dans le sens habituel), riche de tous ses possibles. C'est l'immaturité (comme nous l'entendons généralement). D'autre part, c'est ce qui se dissimule, au profond de l'homme : ce néant, cette imper-

sonnalité, cette matière informe, caractéristique de la nature vraie des individus. L'immaturité est une notion très ambiguë : elle exprime une source de valeurs, ce qui se trouve au début de toute chose, à la naissance de toute vie, à l'origine de toute création (fût-elle romanesque) ; elle est, en quelque sorte, l'Existence même dans son mouvement d'océan, que rien ne saurait endiguer, arrêter, éterniser (comme on peut s'en rendre compte, Sartre et sa théorie de l'instant ne sont pas éloignés de Gombrowicz). Mais, en même temps, cette source de valeurs, cette cause principale constitue en soi un chaos effroyable. Si l'on prend conscience de son existence, à l'intérieur de nous, on ne peut qu'être angoissé. Pourtant, en dépit de notre angoisse, nous sommes fascinés par lui, à notre insu, sans savoir pourquoi : Gombrowicz observe, dans sa préface à la *Pornographie*, que, si l'homme aspire à l'absolu, à la perfection et à la maturité, il tend aussi à plonger dans l'informe, l'inachevé, la verveur juvénile. Cela lui est sensible dans son for intérieur.

L'originalité de Gombrowicz, c'est de mettre l'accent sur la part positive de l'immaturité, sans oublier toutefois de nous la présenter sous la forme d'un épouvantable chaos. En revanche, tout ce qui relève de l'être, de la personnalité — maturité, culture définie, mode de vie particulier, conditions sociales — représente, aux yeux du romancier, le véritable néant, le mensonge abject de ce qu'il appelle la *forme*. Les défenseurs de celle-ci sont les frères des *salauds* de Sartre (les bourgeois de Bouville dans *La Nausée*). Pour résumer, l'Immaturité est source de valeurs, image de la vie dans son mouvement même : cette Immaturité est inhérente à nous-même. Mais il y a une autre Immaturité, qui, elle, nous est imposée du dehors : alors, nous sombrons dans un néant répugnant ; et, du fait même de notre chute, nous sommes métamorphosés en n'importe quoi : nous avalons tout ce que la société nous offre — manières d'être, de penser, goûts, opinions politiques, etc... — nous sommes aliénés, mystifiés. Enfin, Gombrowicz mentionne l'existence d'une dernière Immaturité, qui, elle, n'est pas « innée (ni) imposée ». En quelque sorte, elle incarne l'élan vital qui entraîne l'homme, incapable d'assimiler une certaine culture, à s'en fabriquer une autre à son propre usage : une *sous-culture*.

En fait, cette distinction, établie entre les trois formes d'immaturité, demeure abstraite ; dans la réalité, simplement, « nous sommes infantilisés par toute forme supé-

rieure », déformés par toute information trop instructive, et le chaos que nous retrouvons en nous, c'est toujours le même : que le responsable en soit autrui, cet arracheur de masques, ou notre goût personnel de l'informe, ou encore la complexité de la culture. Et cette Immaturité, c'est aussi cette source de vie et de valeurs. Dans *Ferdydurke* « deux amours se combattaient... et deux tendances : l'une vers la maturité, l'autre vers l'immaturité qui, elle, perpétuellement rajeunit : ce livre est l'image même du combat qu'un homme amoureux de son immaturité mène en faveur de sa propre maturité ». Réflexion paradoxale ? Sans doute. Surtout, elle ne rend compte que d'un moment de l'évolution d'une pensée : plus tard, Gombrowicz prendra le parti définitif de la *jeunesse* (en France, vers 1963).

**

Déjà, pourtant, en Argentine, il parle d'elle sur un ton qui ne trompe pas : c'est, décrit-il dans son *Journal*, « un amour sauvage, illégitime, secret, véritablement démentiel ». L'adolescent symbolique doit faire l'objet d'un culte. Tout le reste, le monde de l'adulte, n'est qu'une immense pourriture, une escroquerie monumentale, une arme de guerre. Gombrowicz traque les mythes, comme il accuse l'adulte de pourchasser la jeunesse : la jeune femme pour satisfaire sa libido ; le garçon, parce qu'il a peur de celle-ci. Pourquoi cette peur ? Mais un adolescent n'est-il pas un adversaire de la maturité ? Le propre de la jeunesse, d'ailleurs c'est bien connu, consiste à renverser les idoles, à démystifier les gens qui se prennent au sérieux. A cet égard, Gombrowicz a bien raison de regretter que la critique n'ait pas assez remarqué la part de l'humour dans *Ferdydurke* — ou dans son théâtre — car on y trouve un comique, unique dans toute la littérature contemporaine, fait d'obscénités, de « vacheries », de grotesque agressif : un comique adolescent.

Le péril jeune, si redoutable pour l'adulte, provoque une riposte immédiate de celui-ci. Gombrowicz insiste sur toutes les mesures préventives que les hommes prennent contre un tel danger : d'abord, maintenir la jeunesse en esclavage (disons : faisons d'elle une impuissante sociale, économique, etc...) ; ensuite, pour plus de sécurité, on l'envoie au casse-pipe. Il y a toujours une guerre fraîche et joyeuse, quelque part, sur cette charitable planète : Vietnam, par exemple. Et, parfaite incarnation de l'adulte à

mes yeux, toujours aussi une *jungle* de généraux se dévoue dans certains pays (Grèce, si l'on veut), pour faire un coup d'Etat : histoire d'emprisonner la révolutionnaire adolescence ! (« Toutes les guerres sont avant tout des guerres de jeunes, d'adolescents, de non-adultes... ») : « Ne semblait-il pas que la faim que ressent l'adolescent, la douleur de l'adolescent, la mort de l'adolescent eussent ainsi moins de poids que la mort, que la douleur, que la faim des adultes ? » Cette question, quelques années plus tard, sera posée, en termes vigoureux, par toute une génération de jeunes aux « croûlants ». La réponse, on la connaît : partout, les adultes lâcheront leurs flics.

Mais l'homme, lui, est-il débarrassé pour autant de la jeunesse ? Et « ne pouvait-on soupçonner que si l'adulte avilit et dégrade ainsi son cadet, c'est pour ne pas tomber à genoux devant lui ? » Finalement, l'Immaturité, pour Gombrowicz, s'affirme quand même, sous une autre forme : « la vague infinie de l'amour interdit — amour qui véritablement jette l'adulte à genoux devant l'adolescent — n'était-elle pas la revanche de la nature sur le viol que l'homme vieillissant perpétrait sur l'adolescent ? »

Toutefois, cette réflexion n'est pas l'une des plus importantes que lui inspire le spectacle du *Retiro*. Il est temps, d'ailleurs, de s'interroger sur la signification que le romancier attribue à ce milieu homosexuel : en quoi celui-ci reflète-t-il ses « propres problèmes » ? Mais, on l'a compris déjà : « le vrai secret du *Retiro*, le secret diabolique... c'était que rien n'y pouvait arriver à terme... tout y était dans sa phase préliminaire... ». Et « toute culture fondait comme sucre dans une juvénile insuffisance, dans l'évolution et l'inachèvement de la jeunesse, et elle n'en devenait que pire — car ce qui est encore capable d'évoluer sera toujours inférieur à son propre accomplissement ». Lieu commun péjoratif, digne d'un psychanalyste de la vieille école ? Non, justement : parce que « telle était la vie vivante, admirable ».

Pour Gombrowicz, d'ailleurs, l'une des expressions les plus détestables de la maturité, c'est un certain type d'hétérosexualité : la virilité qui croit se réaliser. L'Homme, avec la majuscule de vanité, ce crétin qui exhibe ses muscles, son pistolet (ô le joli symbole psychanalytique), sa bombe atomique, sa police et sa vertu (courage + connerie morale). Contre cet imbécile, et ses enfants (spirituels et matériels), le romancier se déchaîne, avec une violence qui réjouirait

Simone de Beauvoir et tous les Féministes (3) : « je ne la connaissais que trop, la belle virilité que les hommes savent se fabriquer à leur usage, s'excitant et se forçant mutuellement les uns les autres, saisis d'une peur panique devant la Femme qui est en eux... ces mâles crispés, spasmodiques, qui se livrent à une haute voltige de virilité ».

Dans tous les domaines, *l'Homme-viril* n'a apporté que malheur, misère, destruction : et « ce n'est qu'artificiellement qu'un homme de cette espèce rend ses vertus plus puissantes... il fait celui qui l'emporte par la violence ». Finalement, l'« esprit de virilité » ne s'illustre pas seulement dans la mort, les tortures des victimes ; mais il est responsable aussi de l'impuissance du bourreau : « En ai-je vu de ces hommes à qui leur virilité panique enlevait non seulement toute mesure, mais aussi toute intuition sur la manière d'agir dans le monde ». Le mâle absolu, en définitive, s'identifierait complètement au Mal absolu.

Si le mythe de la virilité est destructif dans tous les domaines, il l'est, en particulier, dans celui de l'homosexualité. Gombrowicz, lui-même, confesse qu'au *Retiro*, il a été forcé de « vaincre en moi-même d'abord la peur du féminin ». Il faudrait citer, à ce propos, tout ce que l'écrivain remarque dans son journal, tant cela est vrai, et de portée universelle : « Point de domaines (comme l'homophilie) que la passion ait obscurci de plus d'idées fausses et de mensonges. La fureur, doublée de répugnance qu'éprouvent les hommes virils, couvant, élevant, amplifiant à loisir, leur virilité ; les anathèmes de la morale, toutes les ironies, les sarcasmes et les colères de notre culture qui veille jalousement sur la primauté du charme féminin, tout cela s'abat d'un bloc sur le jeune éphèbe qui louvoie sur la lisière ombreuse de notre existence officielle ». Comme cela est juste ! Comme cela s'applique, entre autres, à l'hypocrite société sud-américaine ! Ici, comme en Espagne, on cultive l'esprit de virilité pour lui-même, d'une façon frénétique. Des hommes, suspects de relations homosexuelles, sont passibles de « tribunaux d'honneur ». Cette honte du genre humain ! Cela, surtout dans le beau monde hispanique — cette quintessence de la pourriture organisée ! Car, « en bas, dans les bas-fonds, personne ne le prend tellement au tragique, ni sur le mode sarcastique : les

(3) Sa thèse évoque singulièrement celle de notre amie, Françoise d'Eaubonne (« Y a-t-il encore des hommes ? ») (Flammarion).

garçons les plus simples et qui jouissent d'une parfaite santé s'y livrent simplement par manque de femmes, chose qui... ne les dévie d'aucune manière ni ne les pervertit, et ne les empêche pas de se marier, par la suite, le plus correctement du monde... ». Voilà qui, à mon avis, fait justice de cet autre mythe : celui de l'hétérosexuel détourné des femmes par un contact homosexuel — ou, pour la même raison, rendu impuissant !

Après une rafle de police, dans le milieu du *Retiro*, il demande : « Qui, au fond, ici est malade ? Seulement, les malades ? Ou bien aussi les bien portants ? C'est juger d'une manière bien étriquée que de voir là une simple *perversion sexuelle*... ». Et quelle prétention de la part des hétérosexuels : « Les problèmes de l'âge et de la beauté sont loin chez les gens réputés normaux d'être suffisamment tirés au grand jour ». Mais la littérature et la philosophie sont coupables, elles aussi, de ce culte que les hommes ont voué à la virilité. Gombrowicz dénonce notamment la théorie de Nietzsche, en des termes fort vifs : « rien de plus livresque ni de plus risible, ni conçu avec moins de goût que son fameux Surhomme et sa jeune Bête Humaine ! » Et quoi de plus faux, par conséquent, que son « affirmation de la vie » !

Bref, pour l'auteur de *Ferdydurke*, « l'Homme est faible et borné. Il n'arrive à redoubler, amplifier ses forces que dans un seul cas : si un autre homme lui prête sa force ». Belle formule. Et l'auteur me pardonnera, j'espère, de l'entendre dans un sens homophile. Gombrowicz, en définitif, se donne à lui-même ce conseil : « Éviter d'être un Homme avant tout : être un homme qui n'est homme qu'au second plan, ne jamais s'identifier à la virilité... ». Tel sera d'ailleurs l'objectif qu'il poursuivra (et atteindra) dans la *Pornographie*, quelques années plus tard : l'adulte — l'Homme, le Monsieur qui se prend au sérieux, etc... — sollicite de lui-même l'Adolescent : que celui-ci fasse de lui ce qu'il veut ! Délibérément, il s'abandonne à l'Immaturité vivifiante.

Il est difficile de conclure : la thèse de Gombrowicz est discutable. On peut trouver, par exemple, qu'il est excessif d'identifier le phénomène homosexuel à la seule illustration de l'Immaturité. D'abord, le comportement érotique d'une « folle » (les clients du *Retiro*, en grande partie) n'est pas

comparable à celui d'un homophile « normal » (comme Gombrowicz, lui-même, le reconnaît). Ensuite, l'homosexualité peut-elle se réduire à l'expression de ses conduites sexuelles ? Toutefois, on ne saurait nier cette faculté que nous avons (si c'en est une !) de confondre les imposteurs, de détruire les mythes, d'arracher les masques. Plus que l'hétérosexuel, sans doute, nous sentons l'existence dans l'homme d'un vide essentiel et d'une déchirante dualité : en d'autres termes, nous hésitons, en dépit de tout (éducation, culture, etc...), à accréditer absolument ce qu'on appelle « les valeurs ». Dieu existe-t-il ? Nous ne saurions l'affirmer — même si nous croyons avoir la foi. Le socialisme est-il vraiment un Bien ? Même, engagé dans la politique (à Gauche, bien sûr !), nous continuerons à nous interroger. Nos choix sont sincères pourtant : mais nous sentons obscurément que l'essentiel est ailleurs aussi : le devenir constitue notre présent, la folie une sagesse cachée, même le vice une pureté secrète.

Gombrowicz n'est d'ailleurs pas le seul à nous voir sous cet angle. Et il faut mettre l'accent sur la façon nouvelle qu'ont des philosophes, des écrivains, d'envisager le phénomène homosexuel non plus comme un non-sens, une erreur, une absurdité (je parle des esprits non-sympathisants, ou même des hétérosexuels compéhensifs pour nos « péchés »), mais, au contraire, comme l'expression d'une vérité cachée, indéchiffrée encore, un élément nécessaire à l'ordre de la nature. Je pense, en particulier, à ce qu'un Raymond Abellio écrit sur nous, dans *la Structure de l'Absolu* (4), ouvrage très ardu, mais d'une extrême richesse et d'une rare force de pensée : « Si l'homosexuel est comme un enfant prolongé, retenu trop longtemps dans son sein par une mère abusive, ce retard le contraint à une sorte de participation accrue aux forces les plus obscures, à un approfondissement matriciel qui le maintient plongé non seulement dans les eaux originaires de la mère elle-même, mais dans celles de la Mère cosmique... au sein de la connaissance globale sans la comprendre ». Pour ce philosophe spiritualiste, l'homosexuel joue un peu le rôle du poète dans la société : il diffuse les messages de la connaissance, de la vie profonde, mais il est inconscient de leur portée. En revanche, l'hétérosexuel, lui, peut déchiffrer ses messages. Pourquoi cette

(4) Gallimard. « Bibliothèque des Idées ». Prix : 35 F. Voir p. 4156 : « La Constitution de l'Homosexualité ».

inconscience de l'homosexuel ? Pour une raison très simple : nous existons, d'après Abellio, comme un être endormi. Nous sommes inachevés, irréalisés. L'hétérosexuel, en revanche, a constitué sa personnalité; il appartient tout entier au monde réel. Mais, pour ce faire, il a perdu contact avec les « forces souterraines, invisibles, globales ». En revanche, il est doté de ce qu'il faut de conscience pour comprendre le sens de nos productions : « Cependant, tant que les temps ne seront pas venus, il est tout à fait vain d'attendre que l'échange ou la communication s'établisse dans l'ensemble du monde, entre les individus qui portent ces signaux et ceux qui devraient les déchiffrer ».

La raison ? Pour Abellio, l'homosexualité doit d'abord s'intégrer au monde. Attention ! Il ne s'agit nullement de faire accepter les homosexuels par la société : tout au contraire, ceux-ci doivent sortir de leur homosexualité, comme un papillon de la chenille, s'ils veulent y parvenir : ce qui signifie : les homophiles sont obligés de mourir, pour renaître sous une autre forme, plus accomplie. Bien entendu, je laisse à Monsieur Abellio la responsabilité de cette affirmation (contestable, à mes yeux). Mais ce philosophe est trop spiritualiste pour croire à la mort ! Cela dit, il reste significatif de voir que, même des esprits étrangers (comme le sien), reconnaissent l'existence d'un élément positif dans l'homosexualité : celle-ci « est là pour porter témoignage, au même titre que la féminité, du jeu irréductible bien que créateur de la double transcendance qui divise l'homme et l'humanité, et dont le mouvement dialectique est le moteur de l'histoire » (5).

ANDRÉ CLAIR.

(5) C'est moi qui souligne.

ALEXANDRE KALDA

LE DÉSIR

« Dino, jeune prostitué romain, tombe amoureux
d'un de ses clients... »

Ed. Albin Michel — 304 p. — 15 F

L'ARCHANGE ⁽¹⁾

par DEMIS.

Le lendemain, Vallis présenta son compagnon à un jeune homme de vingt-cinq ans environ, bien fait, sérieux et de manières viriles, qui ne manqua pas de plaire à Télis. La voiture partit dans un quartier populaire assez éloigné, où les trois compagnons s'attablèrent pour parler dans un café qui était désert à cette heure. Il va de soi que Télis était toujours ministre. Après quelques considérations sur les affaires politiques et les charges du gouvernement, non exemptes de quelques plaisanteries, Télis lassé de jouer son rôle, et pour rompre la glace, dit : « Notre compagnie ne pourra créer une atmosphère amicale et personne ne sera à son aise tant que vous me donnerez du « Monsieur le Ministre ». Si nous continuons, ce sera à tu et à toi et nous nommerons l'un l'autre par son nom de baptême ». La proposition ministérielle fut acceptée à l'unanimité et la conversation continua sur un ton plus aisé qui fit se délier les langues. On causa homophilie, on raconta des histoires salées. Georges était tapissier, et au dire de Vallis, qui le vanta en sa présence, amant infatigable. Il s'offrit à les accompagner à un endroit désert qu'il connaissait. Mais Télis, oubliant qu'un ministre se fait un devoir de laisser attendre les gens, se souciait du rendez-vous donné le jour précédent à Mitsos : « Nous avons un rendez-vous à neuf heures et demie et voilà qu'il est déjà neuf heures, objecta-t-il. Nous avons du chemin à faire. Ce sera pour demain ». Et Vallis déposa Georges près de son domicile.

— Comment le trouvez-vous ? dit-il à Télis quand ils partirent pour Marathon une troisième fois. Ne le trouvez-vous pas supérieur à Mitsos ?

(1) Voir *Arcadie*, n° 170.

— Chacun a son genre. Et si nous avons Mitsos pour ce soir, cela suffit. Georges sera pour demain, dit Télis se fiant toujours à l'espérance et oubliant qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Arrivés à Marathon, ils se dirigèrent de nouveau vers la petite maison qui était restée muette le premier soir de visite. La mère et la sœur de Mitsos dirent à Vallis qu'il était parti à son jardin. Les deux Athéniens reprirent donc la route, pour aborder bientôt un chemin pierreux et poussiéreux où la voiture cahotait à tout rompre. Ils trouvèrent Mitsos qui vint saluer respectueusement « Monsieur le Ministre » et repartit avec eux dans la voiture de Vallis, jusqu'à un village voisin où ils dînèrent dans une auberge détestable. Petit à petit, cependant, la conversation prit un ton gai, le faux ministre ayant demandé à ses compagnons de mettre à part toute retenue, comme il avait fait le soir précédent. Quand il demanda l'addition, il apprit que Vallis l'avait réglée d'avance. Au retour, Télis s'assit sur la banquette avec Mitsos, qui lui plaisait beaucoup, mais cela ne l'avança guère, et lorsqu'ils arrivèrent à Marathon, Mitsos prit congé. Télis regarda Vallis avec surprise : « C'était donc pour cela que nous avons fait ces trois visites à Marathon ? dit-il. Mais mon ami, ces deux cent quarante kilomètres valaient plus que le plaisir d'avoir dîné avec Mitsos ! — Vous voyez, s'excusa Vallis, je ne voulais pas qu'il crût que vous n'étiez venu que pour faire l'amour avec lui ! Cela arrivera de lui-même demain ».

Ils reprirent la route pour Athènes. Et pendant le trajet Vallis recommença à faire des confidences. Oui, il avait menti à Télis, il n'était pas médecin-légiste, mais il avait passé ses examens de licence. Son père avait été exécuté par les Allemands lors de l'occupation. Sa mère possédait des terres d'une grande étendue à Salamine, où tout s'achète maintenant comme terrain à bâtir des maisons à des prix très élevés. Elle lui accordait une forte pension par mois, les frais de la voiture en plus. Il ne voulait pas continuer à mentir à son nouvel ami, qu'il vénérât tant, et lui faisait amende honorable.

— Tout de même, ajouta-t-il je passe à Marathon pour un médecin légiste. Et j'ai même fait des cures surprenantes. On m'adore pour avoir sauvé des personnes... Télis l'interrompit :

— Est-ce bien la vérité, cette fois, rien que la vérité ? Et Mitsos, et tout le reste ?

— Ah, pour cela, vous allez voir dès demain que vous serez servi à souhait. Je tiens surtout à être votre ami. Vous me verrez souvent, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à la fin de ce mois, c'est sûr. Ensuite, ce sera différent. En tout cas, sachez dès à présent que j'en ai assez du rôle du faux ministre. D'ailleurs je ne crois pas vos amis aussi dupes que vous le pensez. Ni Mitsos, ni Georges n'ont pris au sérieux ma qualité de ministre.

— Ils me croient sur parole. Mais ce sera comme vous voudrez ; il suffit que vous restiez mon ami.

— Mon petit ami, ne croyez pas que je vous trouve moins intéressant après cette confession. D'ailleurs, si je vis dans le monde homophile, je l'étudie aussi. Par conséquent, même si vous n'étiez pas sympathique, je vous trouverais intéressant pour mes investigations. Remarquez que moi aussi je me suis amusé à jouer un faux rôle. On aime à se dépayser, mais on se dégoûte à la fin de dire des mensonges. »

En interrogeant Dino, le lendemain, Télis apprit que Vallis avait encore menti ; il n'était pas plus licencié que médecin-légiste, vivait aux crochets de sa mère tout en se faisant passer à l'occasion pour milliardaire. Télis était fasciné par cette fuite dans un monde imaginaire qui, à force de répétitions et avec l'indulgence des uns, la paresse d'esprit des autres et la facilité qu'ont les gens de croire le voisin qui aime à redire ce qu'on lui a dit sans preuve, finit par devenir presque réel, accompagnant l'être mythomane du mythe qu'il a lui-même créé.

« Malgré tous ses mensonges, il ne m'est pas antipathique », conclut-il « mais je lui dirai ce soir que je suis obligé de quitter Athènes et que j'ai à peine le temps pour mes préparatifs de voyage. De sorte que je ne l'accompagnerai pas ce soir à ses balades en auto ».

Vallis parut navré de l'annonce de ce départ. « Faisons tout de même un tour, proposa-t-il, on ne peut pas se séparer comme ça. — Je n'ai que dix minutes à vous donner, dit Télis, asseyons-nous à ce café si vous voulez ». Finalement, il entra dans la voiture et ils allèrent stationner pour quelques minutes et causèrent sans sortir, Place de la Cathédrale. « Je vous avais dit que je serais libre jusqu'à la fin du mois, dit Télis, mais je suis obligé de quitter Athènes plus tôt que je ne pensais. — Reviendrez-vous au moins ? — Très probablement en novembre. — Comment le saurais-je ? — Vous m'avez donné votre adresse et votre

numéro de téléphone. En tout cas, si nous faisons de nouveau des sorties ensemble, vous me dispenserez de charges officielles. — Serait-ce la raison pour laquelle vous me quittez ? — Mais non, je vous ai dit déjà que tout cela ne vous rend pas moins sympathique. De faux détails sur sa personne, qui parmi nous n'en a débité pour se cacher ! Je garde de vous un bon souvenir et je vous remercie de toutes vos prévenances ».

En se séparant de Vallis, Télis se demandait pourquoi il n'avait pas voulu continuer à le voir. Sans aucun doute, le mensonge nous fatigue et nous dégoûte à la fin. Mais eussent-elles été plus fructueuses, ces trois sorties nocturnes ne l'eussent-elles pas incité à les répéter ? « Hypocrite menteur ! se disait-il : le mensonge te dégoûte, aussi tu t'éloignes de ce mythomane. Mais si tu pouvais chaque soir avoir Georges ou Mitsos par son entremise, même si tu avais accepté d'aller avec le premier l'autre soir, l'expérience d'un soir t'aurait convaincu de le revoir, et tu lui aurais pardonné sa manie anodine ! Tu te mens donc à toi-même ».

Pour finir la soirée sur une note moins pessimiste, Télis décida d'aller rendre visite à une famille d'amis de longue date, les Egli, qui possédaient une solide culture et un grand amour pour les arts et pour la pensée. Le fils montrait pour Télis une prédilection, que ce dernier avait pris un soin minutieux de ne jamais encourager. La fille était charmante et sérieuse. Il y avait en plus, ce soir-là, chez eux, un jeune homme très doué, ami des enfants, qui avait fait de brillantes études dans les sciences nucléaires et remportait toutes les bourses aux concours. Ces jeunes gens, dont l'âge se situait autour de vingt ans, prirent part à la conversation qui, après la politique, tourna à la philosophie et à la littérature.

« M. Télis est un grand érudit ; il a étudié et connaît profondément l'œuvre de Proust, que vous admirez tant » dit Mme Egli au jeune physicien. « Vraiment, monsieur, vous aussi admirez Proust ? Voulez-vous bien nous dire quelque chose sur lui ? Je l'ai lu avec enthousiasme. »

— Vous parler de l'œuvre de Proust ? Mais c'est tout un monde. Quel est son côté qui vous intéresse ?

Il fit cependant une brève esquisse de la vie et de l'œuvre de l'auteur préféré du jeune homme, qui insista sur sa philosophie.

— C'est une philosophie pessimiste, dit Télis. Je vous conseille, comme il l'avait fait lui-même pour sa nièce,

de vous arrêter après la lecture des *Jeunes filles en fleurs*. Nous ne devons pas décourager les jeunes gens, qui sont optimistes.

— J'ai lu aussi *La Prisonnière*. Pensez-vous que Proust était homosexuel ?

— Mais tout le monde le sait ! Puisque vous avez suivi sa descente aux « Cities of the Plain », pour se servir de l'expression d'un de ses biographes, je vous conseille de lire *A la recherche de Marcel Proust*, d'André Maurois.

— Est-ce que sa qualité d'homosexuel n'a pas contribué à former ses vues pessimistes ?

— Cher Monsieur, Schopenhauer n'était pas homosexuel. Tout penseur finit par entrevoir la vanité de la « farce de la vie ». Le christianisme, et bien avant lui d'autres religions, ont pensé qu'il devait y avoir une seconde vie, où tout est ordre et beauté. Je vous fais cependant remarquer que, pour les Grecs de l'Antiquité, la vie future n'était pas le paradis, mais les ténèbres des Champs-Élysées, où les morts jouissaient d'un minimum de confort ; de sorte que des habitants regardaient la vie sur la terre comme un paradis perdu.

— Tout de même, c'est bien extraordinaire, ce monde, si ça ne mène à rien, comme dit un personnage de Maurois, objecta le jeune homme.

— Pour moi, dit Télis, ce qui serait extraordinaire, quand on sait maintenant qu'il y a un grand nombre de mondes habités dans les innombrables systèmes planétaires de l'Univers, c'est de croire que des milliards d'êtres ont été créés depuis l'apparition de la vie pour laisser après eux des âmes qui seraient emmagasinées où et dans quel but, puisque les naissances et les morts par millions continuent ! S'ils s'agissait au moins d'un nombre restreint d'êtres créés... Quant à la métempsychose, nous savons qu'à part l'hérédité, ce que nous appelons âme dans un nouveau-né est vierge. De sorte que je ne vois pas comment se ferait la transmigration de mon âme vieille et usée au moment de ma mort dans le corps tout frais d'un bébé Chinois. Mais pourquoi demander mon avis ? Voilà M. Egli qui a des enfants, la seule pérennité palpable. En tant que père, il doit être optimiste. C'est ce qu'il vous faut pour avancer dans la vie. Moi, je ne fais que diriger votre pensée. D'ailleurs on peut toujours avoir de l'optimisme dans la vie, tout en ayant du monde une conception pessimiste.

— Comment cela ?

— D'abord, l'instinct vital est très fort et l'emporte sur la logique. D'autre part, après avoir pris son parti sur la brièveté de son existence et sa fin indubitable après la mort, on peut se créer des idéaux pour cette vie de brève durée. Un être qui suivrait les doctrines du christianisme par exemple, sans attendre aucune récompense dans une vie future, voilà le vrai chrétien. Un athée qui se comporte en chrétien, c'est le chrétien par excellence. Puis, dans les vicissitudes de la vie, il y a toujours l'espoir en des jours meilleurs, qui est inné en moi aussi malgré ma philosophie pessimiste : *dum spiro, spero*. Et pour citer votre auteur préféré, « notre amour de la vie n'est qu'une vieille liaison dont nous ne savons pas nous débarrasser ».

— Parlez-nous encore de Proust. Croit-il à l'amour ?

— L'amour a aussi sa durée, sa naissance et sa mort, « dans ce monde où s'use, tout périt ». Vous n'aimerez pas qu'une seule fois !

— Bien que mes conceptions soient complètement différentes, car je ne peux pas croire que cette vie puisse finir avec la mort, j'aime bien cette discussion. Et je voudrais vous poser encore d'autres questions.

— Hélas, l'expérience des vieux sert bien peu aux jeunes ! Et c'est fort bien ainsi. Sans quoi vous seriez vieux avant l'heure. Croyez-vous que je suis à présent le « moi » qui se trouvait dans ce corps (qui a dû voir changer plusieurs fois ses cellules) il y a quarante ans par exemple ? Je transporte avec moi un cimetière de plusieurs « moi » qui sont morts depuis... D'ailleurs il se fait tard. Je dois rentrer.

Le jeune homme proposa d'aller visiter Télis un des jours suivants pour continuer la discussion. Télis accepta, bien qu'il sût que l'enthousiasme des jeunes ne dure guère. Il partit, content d'avoir constaté qu'il pouvait encore avoir un contact avec la jeunesse tout différent de celui qu'il cherchait à s'aménager dans la double vie qu'il menait. Et il ne manqua pas de constater que, de son temps, pareille discussion des jeunes gens devant leurs parents eût été inconcevable. « C'est tout de même un progrès », pensa-t-il.

Le lendemain, par un soleil qui commençait, en devenant oblique avec l'automne, à être caressant pour le corps sans le brûler, le vieux médecin, couché sur le gazon de son jardin, dans un coin à l'abri des regards indiscrets, en costume de bain, lunettes de soleil et chapeau de paille, se rappelait ces souvenirs des deux derniers mois. Il se disait : « Pourquoi suis-je presque heureux en ce moment ?

Est-ce le soleil qui caresse mon corps ? Est-ce la vanité qui me fait constater que mon corps reste encore jeune, à condition de ne pas regarder dans un miroir ma face et mon cou ? Est-ce le fait de me trouver dans ce coin tranquille en état de complète nature, à même la terre mère ? » Puis sa pensée se tourna vers des réminiscences de jeunes beaux corps aimés par le passé...

Soudain, il poussa un cri. Une douleur aiguë lui labourait la poitrine. Il comprit en un éclair : « Infarctus du myocarde, et je suis sans personne pour m'aider. L'Archange ! ».

Ce fut sa dernière pensée. L'obstruction du réseau coronaire par un caillot provoqua en quelques secondes l'arrêt brutal du cœur. Le dernier diagnostic que le vieux médecin avait porté était juste. Et tout secours lui eût été inutile.

DÉMIS.

UNE ADOLESCENCE AU TEMPS DU MARÉCHAL

« par l'auteur de *l'Apprenti sorcier*
et du *Vieillard et l'enfant* »

Ed. Bourgois — 384 p. — 25 F

APRÈS LA LETTRE

par ROGER FOUCHER.

Vengeresse, la fin-octobre s'acharne à détruire les restes d'un automne paisible, riche en couleurs.

Une pluie glacée ne cesse de tomber que pour céder la place à des rafales de vent aigres et rageuses qui emportent les dernières feuilles mortes dans leur tourbillon. Les arbres suppliciés tendent vers le ciel gris leurs moignons dénudés. Il faut un squelette de nature pour accueillir dignement la Toussaint.

Roland observe ce ravage sans mélancolie. Voici peu, il en eût été attristé.

Mais tout a brusquement changé depuis deux heures et le retour des saisons a repris sa juste valeur : un événement rituel, prévu, sans aléas... Tandis que la découverte de la lettre a perturbé sa vie, bouleversé les rapports familiaux. Coïncidence cruelle : à la veille de ses vingt et un ans ! Son père devait interrompre tout exprès un long séjour à l'étranger pour assister à la petite fête intime organisée à cette occasion.

Plus de fête, de cadeaux, de joie en perspective. Le rubis des vins, le vert acide des fruits, le blond doré des tartes croustillantes ont déserté la table dressée pour venir se poser sur la croisée gothique aux vitraux de couleur près de laquelle Roland médite sur l'avenir. Fenêtre à ogive de cathédrale, vestibule froid comme une crypte. Les chandelles du festin sont devenues cierges. Le destin a de ces fantaisies macabres !

Le jeune homme est encore indécis sur l'attitude à adopter ou, plus exactement, sur les moyens de parvenir à ses fins.

Parvenir à ses fins ? Non, ce n'est pas encore cela. Ne pas perdre la face, se retirer en beauté sur une révérence morale réussie serait déjà une sortie honorable. Mais comment mener le jeu ?

APRÈS LA LETTRE

Roland n'a pas envie de tricher ou de se renier. Par nature, il déteste le mensonge qui, en ce cas précis, ne le protégerait même pas mais le dégraderait inutilement. Puisqu'il a eu l'audace de faire front, il doit persévérer dans cette voie. D'ailleurs, il aurait agi de même, un peu plus tard, sans la découverte de la lettre.

Certes, il a commis une imprudence. Philippe lui avait pourtant bien recommandé de ne pas conserver de preuves tangibles. C'était la voix de la raison... De la raison impuissante contre le désir de garder en souvenir la première lettre, seulement celle-là, au moins celle-là.

— Dans ma bibliothèque fermée à clef, elle sera en sûreté.

Enfantillages ! Rien n'est à l'abri de la curiosité soupçonneuse d'une mère inquiète d'avoir un fils aussi peu liant, s'entourant de mystère, soucieux de protéger son intimité comme si elle recélait quelque monstrueux et inavouable secret.

La lettre exhumée, il ne restait qu'une attitude possible : écouter debout, tête basse, penaud comme l'animal pris au piège, égrener un long chapelet de reproches, dresser un réquisitoire infamant, sorte d'excommunication avant la sentence finale, le jugement qui allait tomber sec et froid tel un couperet de guillotine.

Devant la fatalité, Roland entend une voix intérieure lui réciter une berceuse en forme de litanie : Je ne suis pas coupable. Tu n'es pas coupable, maman. Il n'est pas coupable, Philippe. La nature, ELLE, est coupable. Donc nous sommes tous coupables. Vous êtes tous coupables... Alors coupez ! Mauvais pour le son.

Il y avait la douleur à fleur de peau de cette mère torturée, plus honteuse pour elle-même encore que pour l'accusé, et qui faisait peine à voir.

— Je t'assure, maman, que Philippe est un garçon honnête, loyal, incapable d'une action vile ou d'une bassesse.

— Comment oses-tu défendre avec autant d'acharnement celui qui t'a détourné du droit chemin pour satisfaire son vice ? Décidément le mal est profond ! Il était grand temps de porter le fer dans la plaie.

— Autrement dit de faire deux victimes des préjugés !

— Je t'en prie, ne me pousse pas à bout car je ne saurais plus me contenir. Je ne voudrais cependant pas commettre une injustice en agissant seule sous l'empire de la colère.

Avant de prendre une décision, et en l'absence de ton père, je vais demander l'avis des autres membres de la famille.

Roland sait d'avance à quoi s'en tenir sur les résultats de cette tournée d'information. A peine ébauché, son pauvre roman va être étalé, mis en lambeaux par les oncles paillards et libertins de jadis qui en feront des gorges chaudes. Leurs épouses bigotes vont se signer et dire des pater pour chasser Satan comme elle déposent du soufre en poudre sur le seuil de leurs portes afin d'en éloigner les chiens irrespectueux.

Le jeune homme a levé les yeux. Tiraillées par le vent, les basses branches des marronniers semblent lui adresser des signes d'intelligence; la girouette du colombier, en grinçant sur son axe lui indique la direction à prendre. Mais oui, le message est clair : « descends au rez-de-chaussée chez ta grand-mère ».

Pauvre grand-mère ! Qui se soucie d'elle et de ses opinions ? Elle végète depuis un quart de siècle dans un atelier aussi nu qu'une cellule monacale, clouée à son fauteuil par des rhumatismes déformants devant son métier à tapisser. Personne ne prête attention aux chefs d'œuvre qui sortent de ses doigts boudinés et meurtris.

Et pourtant grand-mère réussit tout ce qu'elle entreprend : tricot, tapisserie, dentelle, broderie, confection, poupées, coussins. Elle fut, dit-on, un remarquable cordon bleu.

Grand-mère possède l'indulgence de ceux qui ont longtemps vécu, grandement aimé et beaucoup souffert. Elle excuse ce qu'autrui condamne d'office et cette tournure d'esprit lui vaut d'inspirer une certaine méfiance.

La famille serait bien aise d'avoir en sa personne la gardienne farouche des traditions, la vestale vigilante, le Procureur impitoyable qui réclame la peine maximum pour une faute vénielle.

Ce n'est que par respect pour son grand âge que l'on n'ose pas la blâmer ouvertement mais on fait courir de bouche à oreille des ragots peu flatteurs sur sa conduite passée. On lui prête une jeunesse orageuse, ce qui scandalise les dames. Elle aurait donné asile à un déserteur en temps de guerre, ce qui indigné les hommes qui ne badinent pas avec le devoir patriotique. Se basant sur ces calomnies incontrôlables, on évite de lui amener les enfants dont elle pourrait contaminer l'esprit et fausser le jugement.

Grand-mère vit donc seule, entourée de ses créatures de laine et de soie à qui elle sait imprimer le relief, donner une expression presque vivante.

Elle vient de terminer un panneau dont le motif principal est une Diane chasserresse caressant une biche blessée.

Absorbée par son travail, l'aïeule n'a pas entendu entrer Roland :

— Oh mon grand, tu m'as fait presque peur ! Déjà cette bourrasque m'inquiète, me rend nerveuse. Je crains toujours qu'une branche se détache et vienne briser une vitre, des tuiles ou arracher mon store.

La voix est ferme, claire, bien timbrée. Le corps est immobilisé mais l'esprit conserve la lucidité, la vivacité des jeunes années.

— Viens m'embrasser, mon Roland, c'est si rare de te voir.

Le jeune homme marque le pas. N'est-il pas l'ange déchu ? Grand-mère lui gardera-t-elle son amour intact quand elle saura ?

— Tu es bizarre, mon garçon. Tu parais triste et pourtant une lueur de bonheur brille dans tes yeux. Mais je suis une vieille sotte ! Je me fais des idées car ma vue baisse.

— Non, grand-mère. Tu es même la seule à l'avoir remarqué.

Un long silence règne puis Roland s'enhardit :

— Grand-mère, voudrais-tu m'écouter ? Je suis désespéré et toi seule peux quelque chose pour moi : le meilleur ou le pire.

— Quelle grandiloquence ! Quel ton solennel ! Et quel est ce noir tourment ?

— Je t'en prie, grand-mère, ne plaisante pas. C'est grave.

— Ah bon, je t'écoute.

Roland s'explique, d'abord hésitant, cherchant ses mots, sans achever ses phrases. Grand-mère comprendra-t-elle ? Elle vit si loin du monde et depuis si longtemps... Jamais sans doute elle n'a été placée devant pareil cas.

En parlant, le jeune homme prend de l'assurance. Il devient convaincant à force de foi sincère qu'il transmet comme un fluide.

Grand-mère l'a écouté patiemment puis a fermé les yeux comme pour remonter le cours du temps et y puiser l'inspiration.

— Mon pauvre chéri ! Combien j'eusse préféré pour toi un bonheur facile à réaliser... Enfin tu n'as pas choisi ton destin. Je te souhaite tout ce que tu peux désirer.

— Oh merci grand-mère. Tu es merveilleuse !
 — En aurais-tu douté ?
 — Parfois oui, très franchement. Père et mère te jugent sévèrement. Il est peu probable qu'ils partagent tes opinions à mon sujet.

— Rassure-toi, je les raisonnerai. On croit m'avoir remise dans un coin comme un vieux meuble encombrant et poussiéreux ; c'est faux. Je laisse faire pour être tranquille mais je saurai me montrer puisque tu as besoin de moi. Aie confiance : j'ai certains arguments sans répliques et plus d'un tour dans mon sac à malices.

N'y pense plus et parlons d'autre chose. As-tu vu mon panneau ? Il va orner une salle du palais princier de Monaco.

— Quelle chance il a ! Le soleil, la mer, le ciel bleu, les palmes. Je voudrais bien partager son sort.

— Allons, tu me fais plaisir en reprenant goût à la vie. Ne t'inquiète pas pour l'avenir puisque je veille. Je voudrais seulement solliciter une faveur de ta part.

— Accordée d'avance.

— Si je réussis dans ma mission, voudras-tu me présenter ton ami ? Incapable d'ajouter un mot, Roland étreint son aïeule.

— Sauve-toi vite, voici ta mère qui revient. Je vais l'appeler au passage.

L'entretien entre les deux femmes a été bref. Roland aux aguets entend sa mère monter l'escalier. Le pas est lourd, mal assuré, comme si cette ascension, devenue dangereuse subitement, exigeait un effort pénible.

Le fils et la mère se font face. Celle-ci semble voir son garçon pour la première fois. Puis d'une voix lointaine, caverneuse, comme hypnotisée, elle exprime une pensée à laquelle elle ne paraît pas encore habituée :

— Roland, tu peux organiser ta vie selon ton désir. Je ne m'y opposerai pas. Va en paix.

Son fils parti, elle lâche la bonde aux larmes libératrices mais ne sait plus si elle sont de tristesse ou de joie, d'amertume ou de miel.

A travers les hurlements de la tempête, on entend les bribes d'un refrain joyeux. Grand-mère fredonne un air d'autrefois :

« *C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde...* »

Soyez heureux, saltimbanques.

ROGER FOUCHER.

LES USAGES DE MARIGNY

Chers cousins d'*Arcadie*.

Si, au printemps prochain, votre humeur vous conduit dans la région orléanaise, permettez moi de vous inviter à visiter un village perdu, à quelque chose comme une dizaine de kilomètres d'Orléans : quatre ou cinq maisons, un bistrot, une mini-mairie, une église aux allures de chapelle, tout cela jeté dans une clairière de la forêt. Le nom ? Il est charmant : Marigny-les-Usages.

Au cours de l'été dernier, au hasard d'une randonnée sur les bords de Loire, je l'ai découvert ; et ma découverte a créé parmi les indigènes un émoi général. Pensez donc... une voiture qui n'était pas du pays ! Cela était si insolite que je pense que la chose a dû donner matière à commentaires pour tout l'hiver.

L'église est placée sous le vocable de saint Saturnin, et dotée de reliques des trois évangélistes de Paris : Denis, Eleuthère et Rustique. Je laisse à l'auteur des *Clefs de saint Pierre* le soin de nous dire ce que nous devons penser de leur authenticité. Le monument n'a pas le moindre intérêt ; le mobilier consiste en un bric-à-brac poussiéreux qui n'obtiendrait preneur dans aucune salle de ventes, même de sous-préfecture auvergnate.

Les murs de la nef, néanmoins, sont ornés de deux curieuses toiles, aux dimensions également importantes, et qui requièrent, je pense, une attention particulière.

Elles furent peintes, semble-t-il, vers la fin du siècle dernier, dans une manière douceâtre et pontifiante, par un « artiste », sans doute régional, et animé des meilleures intentions.

L'une d'elles représente la Madeleine aux pieds du Christ et porte cette légende : « Il lui a beaucoup pardonné parce

qu'elle a beaucoup aimé ». (Le mot-clef se trouve « grossoyé à la ronde »).

L'autre croûte figure une Cène, inspirée, plus encore que celle de Vinci, par le « Banquet » platonicien, avec cette autre légende : « Saint Jean était le disciple que Jésus aimait ». (même observation que pour la précédente).

L'incroyant, devant ces deux tableaux, pourra songer au mot d'Anatole France : « Chacun fait son salut comme il l'entend »; et le croyant songera peut-être à cette parole de l'Evangile : « Il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père ».

Les usages de Marigny, décidément, sont assez éclectiques... Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur le confessionnal. Il est unique. L'église n'est pas désaffectée. Il sert de placard pour les vieux balais.

Si donc, quelqu'un de ces dimanches, vous avez l'humeur vagabonde, n'hésitez pas, cousins; aller rêver à Marigny, et observez la tête de la bistrote-mercière-épicière-marchande de journaux (« la » commerçante du pays). Cela aussi vaut le déplacement; vous lui poserez autant de problèmes que l'énigmatique T.V.A.

Bonsoir, mes chers cousins. Je suis trop paresseux pour en dire davantage.

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

RELIURES

1967-1968

La reliure : 14 F

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LE GRATTE-CIEL

roman de JEAN LORBAIS (1).

Un premier roman selon toute vraisemblance et très imprégné de religiosité, sinon de religion, tel apparaît de prime abord *Le Gratte-Ciel*.

Divers âges du narrateur, échelonnés entre vingt et cinquante-quatre ans, en constituent l'ossature.

Choisis sans doute par l'auteur comme significatifs ils l'apparaissent moins aux yeux du lecteur de ce roman assez mal construit et fort encombré d'élans vers le divin un peu systématiques.

Assez curieusement ces épisodes — nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre — ont des cadres et des protagonistes colorés.

On part de l'Afrique maghrébine pour aboutir à l'Afrique noire, mais en passant par la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Mexique et l'Egypte.

Dans chacune de ces contrées, les interlocuteurs de Lorbaïs sont toujours des adolescents ou de très jeunes hommes. Agréments d'un apostolat bien orienté sans doute.

Ces contacts restent tout intellectuels d'ailleurs et demeurent souvent sous le signe de la déconvenue et de la frustration.

L'exorde paraît interminable, c'est le seuil à franchir pour accéder de la simple prêtrise à un ordre monastique. Sans doute n'est-il pas aisé de mettre en lumière et de faire parler un religieux, mais Lorbaïs ne s'y montre guère adroit.

Le recours incessant à la religion, l'accession à Dieu qui est, s'il faut en croire un avertissement liminaire de l'auteur, « la vraie question qui, d'âge en âge le hante », n'est pas toujours convaincant. De même il paraît difficile que, toute sa vie, Lorbaïs n'ait connu que des amours de tête. Ces idylles sont trop désincarnées pour émouvoir, hormis quelques pages assez poignantes dans l'épisode espagnol sur un thème cher à notre littérature : l'impossibilité de communication entre deux êtres. Par exception « l'autre » ici n'est pas un indigène mais un jeune bourgeois français qui existe hélas à de multiples exemplaires. La tension, l'effort vers une certaine

(1) Gallimard. Prix : 15 F.

conception de l'existence, le respect d'une éthique n'emportent pas non plus entièrement l'adhésion. Dieu, expose l'auteur (et ceci expliquerait le titre de l'œuvre, qui me reste cependant obscur), ne se trouve pas comme un objet gardé dans la main, mais comme l'air aspiré à chaque instant par celui qui étouffe.

En ce cas je plains sincèrement ces asthmatiques et remercie le Ciel de respirer le plus souvent sans y penser ou parfois avec délices, mais sans recours à un poumon d'acier, fût-il spirituel.

Marque d'un agnosticisme condamnable peut-être, mais on ne se refait pas et j'ai eu l'occasion certain soir d'expliquer aux Arcadiens que je ne me sentais pas vis-à-vis de Dieu dans un état de prostration, de douleur ou de quête fébrile. Reste que *Le Gratte-Ciel*, en dépit de maintes imperfections, d'un vocabulaire un peu lassant sans parler d'une pluie de majuscules dès qu'on approche du divin, est un livre insolite et sans doute sincère.

A déconseiller toutefois à toutes les têtes légères qui ont plus de goût pour le croustillant que pour le prêche.

SINCLAIR.

LES AMOURS INFANTILES

de CHARLOTTE CROZET (1).

Dans ce roman qui comporte un peu plus de deux cents pages, c'est dans les cinq dernières que l'auteur consent à dévoiler les personnages.

Jusque-là, l'affrontement de l'Anglaise Isa et de l'étudiant français Armel ne sortait guère d'une honnête banalité.

Ce face-à-face était seulement beaucoup moins vivant, beaucoup plus statique, que dans un autre ouvrage de Charlotte Crozet, *Le Même Piège*.

A peu de choses près le cadre, l'Angleterre, est le même, le milieu, très « middle-class » également, mais décrit avec des contours plus flous.

Car il semble que Londres, son climat dans tous les sens du terme est indispensable à l'auteur pour y situer l'affolement, la panique de ses héros qui ici conduit même Armel à la maison de santé; après électrochocs et autres joyeusetés, il en sort, sinon guéri de sa schizophrénie, au moins provisoirement apaisé.

(1) Gallimard. Prix : 12 F.

Au préalable de laborieuses élucidations, ni sottises, ni absolument gratuites, avaient rempli le livre, pour aboutir à cette révélation : Isa est lesbienne et Armel un homosexuel au moins virtuel.

Tout ceci, on le voit, n'est pas d'une originalité à vous couper le souffle et est alourdi d'une bien trop large part d'autobiographie non décaillée.

Isa et Armel ne captiveront guère; trop de lymphe et pas assez de sang.

« Que vous êtes... charnelle », s'écrie Armel lorsque l'autre lui dit enfin crûment qu'elle aime les femmes.

Pour Armel, ce qu'il voit de plus gênant dans cet aveu c'est qu'il lui sera désormais impossible, par le jeu de la seule présence d'Isa, d'admettre tout ce qu'il y a en lui-même, entre autre ses propres tendances homosexuelles !

Isa a d'autres amours — Clarisse — qu'elle a tout lieu d'espérer malheureuses. Quant à Armel, il contemple, sans réagir, celle qui lui rappelait tellement le Jeune Homme en prière de Memling à la National Gallery et dont la vie maintenant lui apparaît parallèle à la sienne jusqu'à l'infini.

Il est à redouter que ce ne soit pas les derniers livres où Charlotte Crozet n'impose à ses lecteurs la terne vision d'un monde sans relief.

SINCLAIR.

LA SYBILLE

de JACQUES MERCANTON (1).

L'auteur comprend et aime l'Italie : une courte note liminaire ne laisse aucun doute à ce sujet.

« La plus vieille civilisation, écrit-il de ce pays, y est demeurée fraîche... La religion n'y a pas été remplacée par la morale et les superstitions l'emportent sur les préjugés. Les cœurs y sont légers, mobiles, mais ils respirent. Le naturel permet la grâce. »

(1) Guilde du Livre et Clairefontaine.

On ne saurait mieux dire.

Quant aux huit nouvelles contenues dans ce recueil, elles ne sont pas dénuées d'un certain charme quelque peu désuet peut-être...

La part faite à l'homophilie y est mince. Elle fournit une touche finale au récit qui a donné son titre au livre : **La Sybille de Cumes**.

Etrange créature qui passe pour avoir le mauvais œil, jeter des sorts et vit à l'écart de tous, elle a eu un enfant d'un vicaire.

Et cet enfant l'a quittée pour vivre avec un garçon très jaloux qui le tient comme une femme.

L'autre nouvelle, la dernière d'un recueil, intitulée **Un destin**, est très sobre.

L'incompréhension d'une famille aboutit au mariage malheureux de l'héritier d'une aristocratique lignée italienne, le comte Fulco Giordani. Amours malheureuses elles aussi : l'ami du comte meurt, peut-être à la suite d'un suicide, sa femme et ses enfants se séparent de lui.

Récit, on le voit, on ne peut plus classique mais où l'originalité est apportée par les propos que Mercanton met dans la bouche d'un vieux prêtre, Don Clemente, étroitement mêlé à cette tragédie feutrée.

Propos d'une profonde (et bien rare) humanité.

On voit Don Clemente se reprocher amèrement d'avoir été, sans mauvaise intention, l'artisan du malheur de Fulco.

Il a péché certes par ignorance.

« On croit, dit-il, le prêtre capable d'intervenir dans ces problèmes-là, c'est tout le contraire... Qu'a-t-il à sa disposition ? De lugubres souvenirs de collège ou de séminaire ? Les instructions minutieuses de la théologie morale ? C'est bien insuffisant.

« Comme tous les prêtres, comme la plupart des hommes, dès qu'il était question d'amour, j'avais peur ! »

Accusé par la mère du comte d'avoir favorisé le vice du jeune homme, Don Clemente use de toute son influence pour le pousser au mariage. Il arrache le consentement du malheureux qui ne peut s'empêcher de lui dire : « Père, celle que je vais épouser, je crois que je réussirai à l'aimer comme elle le mérite, mais je ne l'aimerai pas comme une femme veut être aimée. »

N'est-ce pas la tragédie des unions contractées par les homosexuels ?

« Problèmes du couple nous affirme Don Clemente ; il n'y a pas de problème : il n'y a qu'un homme et une femme qui souffrent et dont l'âme dépérit peu à peu, parce que quelque chose les sépare, qu'aucun des deux ne peut franchir. »

Et le prêtre de conclure : « Nous sommes zélés, dévoués, vigilants, parfois charitables. Mais nous sommes tristes... Nous avons tellement peur de l'amour. »

Sur une dernière vision, un peu plus réconfortante, se clôt **Un destin** : on voit Fulco, s'éloignant dans les guérets à l'automne, la main posée sur l'épaule d'un très jeune compagnon de chasse.

Que la vie lui devienne plus légère.

SINCLAIR.

LES CORDES DE LA HARPE

de CARLO COCCIOLI (1).

Reprenant un thème cher à Marcel Schneider, ce livre, si l'on en croit une note qui le présente, « illustre le vieux mythe de l'androgynie ».

Et certes il met en scène un couple de jumeaux frère et sœur, Fabrizio-Letizia (ou Fabrizia) qui, au terme d'une longue quête, redevient un en cédant à la pente de l'inceste.

En épigraphe, deux vers de Lorca, extraits du poème *Thamar et Amnon*, donnent au roman son titre :

« Et David avec des ciseaux

« Coupa les cordes de la harpe. »

Il n'est pas inutile d'indiquer que ces vers terminent le poème, le geste de David survenant après la consommation de cet inceste biblique.

Les raisons qui ont fait élire ce sujet par le poète espagnol ne sont sans doute pas étrangères à Coccioli.

Les homosexuels et leurs écrivains aiment tellement les masques que l'on peut se demander si ce n'est pas une tâche un peu facile que de les arracher.

Remarquons d'abord le caractère abstrait de Letizia : c'est la sœur androgynie, vierge et assez désincarnée dont tant d'homophiles ont rêvé à quelque moment de leur adolescence.

Tout autre est Fabrizio (prénom si cher à Coccioli) qui au moins nous est décrit physiquement « grand, les yeux verts, dépeigné », jeune, riche, etc..., très héros romantique style anglais, gitan voleur de poules.

L'anecdote est dépouillée : Letizia épouse un Mexicain, le quitte sans que le mariage soit consommé mais irrémédiablement souillée par les fantaisies d'un mari impuissant.

Que faire pour guérir Letizia, devenue un corps sans âme, un Zombi ?

La voie que choisit, non sans souffrir mort et passion ce frère si prévenant pour sa sœur aimée, trop aimée, a de quoi surprendre.

Au Mexique d'abord, puis dans un certain nombre de pays d'Amérique Latine, Fabrizio, usant de son charme personnel, lève un homme jeune, parfois un adolescent et le met dans le lit de sa sœur.

(1) Stock. Prix : 15,45 F.

C'est à la fin du livre seulement que Coccioli démonte pour nous le curieux mécanisme qui a mené son héros sur le chemin du pluralisme.

Un pluralisme d'autant plus particulier que Fabrizio prétend, lors de l'approche physique de Letizia par chacun de ces garçons cueillis dans la rue, éprouver dans sa propre chair tout ce qu'elle ressent.

Ce qui ne l'empêche en rien de subir de surcroît tous les tourments et agonies que la jalousie peut engendrer.

Nous entrons ici dans une contrée assez peu explorée de la carte du Tendre. Rien n'est simple dans de telles situations pour les couples, qu'ils soient ou non homosexuels.

Vis-à-vis du tiers catalyseur, le comportement de chacun des deux partenaires est aussi complexe qu'ambigu.

Pour retrouver son âme, le corps de Letizia devient de plus en plus exigeant.

Elle laisse à son frère toutes les difficultés de l'entreprise et tous les risques.

Tous les garçons, pour être élus, doivent être marqués du « signe » qui seul leur permet l'accès à l'univers des deux jumeaux.

En Amérique il semble que l'on n'ait eu, exotisme aidant, que l'embarras du choix.

Mais de retour en Italie, dans cette Florence pour laquelle Coccioli n'a que sarcasmes, les choses se compliquent.

Surgit la notion d'intérêt, de tarif, ce qui déconcerte Fabrizio et lui paraît sinon impossible, à tout le moins incroyable.

Je ne jurerai pas que ceux qui connaissent bien l'Italie partagent cette opinion.

Ces aventures sans grandeur manquent de se clore de la façon la plus fâcheuse et la moins imprévue par un sordide fait divers : une histoire de mineur, agrémentée de chantage classique.

A ce moment l'exquise Letizia retrouve une étrange vigueur et, Fabrizio étant hors de combat, la poitrine labourée par un culot de bouteille, jette dehors l'agresseur après lui avoir asséné une chaise sur la tête.

Chers truqueurs, défiez-vous d'italiennes aussi pugnaces.

Ces quelques détails, je ne les ai isolés que pour mettre en lumière ce qu'il y a de contradictoire et de peu vraisemblable dans le roman.

Mais n'en est-il pas ainsi de tout travestissement d'un héros par un écrivain homophile : pas plus que Proust, Coccioli n'a pu éviter cet écueil ?

Quant aux mobiles de ce frère aimant, les voici enfin exposés aux dernières pages du livre :

« J'ai mis des garçons dans son lit pour qu'elle ne tombe pas amoureuse de quelqu'un et je les y ai mis pour ne pas coucher avec elle..., pour m'unir à elle, et pour l'unir à moi, sans la toucher. »

Fiasco total puisque les cordes de la harpe sont coupées, c'est-à-dire que l'inceste s'accomplit et que Letizia tombe amoureuse d'Ireneo, la dernière des trouvailles de Fabrizio.

Seul changement, mais il est d'importance, Fabrizio ne se morfondra plus derrière la porte, mais aura sa place au banquet.

Défendons-nous de moraliser, ce travers est bien trop fréquent dans notre France victorienne.

Essayer de comprendre est autrement malaisé.

De tout ceci que faut-il penser sinon que, comme tant d'œuvres de Coccioli, ce roman est beaucoup plus autobiographique qu'il n'y paraît de prime abord ?

Pour le cadre, Coccioli a usé de sa connaissance du Mexique et de l'Amérique Latine. Ce qui a donné une haute coloration à cette guirlande de garçons que Fabrizio tresse au cours de son grand voyage avec Letizia-Fabrizia : Mexique, Guatemala, Nicaragua, Honduras, Venezuela, Colombie, Pérou pour ne citer que les étapes marquantes.

L'auteur a certainement connu ces états ambigus où l'on est prêt à toute concession pour satisfaire celui que l'on aime et que l'on sent s'éloigner. Lui proposer de nouvelles proies est-ce, au moins depuis Laclos, si inédit ?

Jeu un peu trop intellectuel, il n'en faut pas douter, mais jeu dangereux et usant.

Il est rare qu'une union homophile ou hétérosexuelle en sorte intacte : il y faut — et ce n'est pas à portée de tous — une tête solide, des sens décidés et un goût du changement éloigné de toute exclusive.

Coccioli le sait lorsqu'il écrit qu'en « jouant » comme ils jouent eux deux, en payant de leur personne, ils compromettent une infinité de choses subtiles, l'âme autant que le corps et rejoignent, à travers la douleur et le plaisir, elle l'innocence d'Eve, lui, au-delà des seuils inquiets de la perception, la conscience.

Ainsi soit-il.

SINCLAIR.

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI°)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

MARCEL PROUST

DU CÔTÉ DE LA MÉDECINE

par le Dr ROBERT SOUPAULT.

Il n'est jamais indifférent de connaître le portrait clinique d'un personnage historique ou littéraire. On peut même dire que, faute d'un tel portrait, toute la connaissance qu'on peut avoir du personnage est faussée, ou en tout cas incomplète.

Cela est vrai même lorsqu'il s'agit d'un être réputé « sain ». A plus forte raison, la contribution du médecin s'impose-t-elle pour les sujets dont les maladies, physiques ou mentales, ont tenu une place importante dans leur vie; et comment ne pas citer Proust au premier rang ?

L'étude du Dr Soupault (1) n'est certes pas la première consacrée à cet aspect de l'auteur de la *Recherche du Temps perdu*. Fils et frère de médecins, éternel malade, Proust a tout ce qu'il faut pour passionner les exégètes médecins. Mais le Dr Soupault, lui-même chirurgien et fils de médecin — de vingt et un ans le cadet de Proust — a en outre une raison particulière de s'y intéresser : c'est qu'il a vécu dans le même milieu que l'écrivain, qu'il a rencontré plusieurs de ses amis, et qu'il connaît de l'intérieur ce milieu de bourgeoisie libérale où baigne toute la psychologie de la *Recherche*.

C'est dire que l'ouvrage du Dr Soupault a, dès l'abord, de quoi retenir l'attention. Mais il risque fort de décevoir à plus complet examen.

D'abord parce que — malgré son titre, trop général —, il ne concerne que les « années de famille » de Proust (1871-1905), à l'exclusion précisément des années qui correspondent à sa phase de création littéraire.

Ensuite parce que — toujours malgré le titre — l'analyse proprement médicale du « cas Proust » n'occupe que peu de place dans le volume : très exactement les pages 187 à 231 (soit 44 pages sur 304), à quoi il convient, il est vrai, d'ajouter 11 pages d'analyse graphologique et 14 pages d'étude sur les antécédents héréditaires de l'écrivain.

Pour ma part, ce que j'ai préféré dans ce livre, c'est — je l'avoue — ce qui précisément n'est pas médical : le tableau de la « situation sociale » de la famille Proust, et celui, combien mesuré, des « tra-

ditions et principes » de la société où Marcel fut élevé. On sent que, là, le Dr Soupault parle de ce qu'il connaît parfaitement, d'un milieu qui est le sien, de mœurs qui sont celles de sa propre tribu. A noter, pour les lecteurs d'*Arcadie*, cette phrase (p. 84) sur l'opinion de ce milieu sur l'homosexualité : « Quant aux mœurs dites inavouables, on les ignorait, ou bien, plus précisément, on feignait de les ignorer, ce qui était la meilleure manière de les taire. »

Mais il faut bien examiner ce que le Dr Soupault apporte sur le sujet proprement dit de son livre : Proust « du côté de la médecine ».

Deux chapitres y sont consacrés : l'un sur la déviation sexuelle, l'autre sur la maladie asthmatique.

Laissons de côté la seconde.

Sur l'inversion sexuelle, le Dr Soupault commence par remarquer très justement que la plupart des auteurs qui se sont mêlés d'en parler n'y connaissent rien (notamment Mr. Painter, « un Britannique de formation puritaine » !). Mais, à priori, la qualité de chirurgien ne constitue pas à elle seule un brevet de compétence en matière d'homosexualité. Fils de chirurgien moi-même, je puis l'affirmer en connaissance de cause.

En fait, le Dr Soupault professe, sur la sexualité de Proust, des opinions très conservatrices, et, du reste, beaucoup plus proches de celles de Mr. Painter qu'il ne veut bien le croire.

Il insiste beaucoup sur le fait que Proust, jeune, a eu plusieurs amours féminines. La belle affaire ! Qui d'entre nous, Arcadiens, n'a eu — environ l'âge de quinze ou dix-sept ans — ses passions pour des amies de sa mère, pour des professeurs de sexe féminin, pour des actrices ? Je me rappelle, pendant la guerre (j'étais élève de seconde), que je suivais jusque devant chez elle, timide et rougissant, une dame de fort moyenne vertu qu'escortaient de magnifiques lévriers et dont j'étais fort amoureux, platoniquement — comme Proust de Laure Hayman, probablement. Or, je puis garantir au Dr Soupault que j'étais, dès alors, bel et bien homosexuel, et sans ambiguïté possible. Mes amours masculines ne sont venues qu'ensuite, comme Proust. Cela n'a aucune signification particulière, et surtout cela n'a rien à voir avec une quelconque « vocation tardive » homosexuelle. C'est faire preuve d'une singulière naïveté que de se l'imaginer.

En revanche, ce que le Dr Soupault évoque assez bien, c'est le caractère contraignant, étouffant, « déviant » au sens propre, du milieu familial bourgeois sur la sensibilité d'un jeune homme orienté vers l'homosexualité. Cette atmosphère de silence obligé, de réprobation tacite, avait bien de quoi achever de désaxer une sexualité déjà viciée, dans son principe, par un attachement malsain à la mère. Proust est un exemple, frappant entre tous, d'homme dont le cordon ombilical n'a jamais été coupé.

(1) Ed. Plon, 1967. 304 p.

A cela s'est ajoutée, chez lui, une autre particularité — que le Dr Soupault ne signale qu'en passant, et sans lui accorder toute l'importance qu'elle mérite — : sa conception très « bourgeoise » des rapports de classe, du fameux binôme affectif *maître-serviteur*, qui l'a livré à la fascination exercée sur lui par les « classes inférieures » et l'a, dans la deuxième partie de sa vie, condamné aux amours vénales si magistralement décrites sous le masque du baron de Charlus.

En définitive, ni le Dr Soupault, ni Mr. Painter, n'ont mis en lumière ce qui me paraît pourtant essentiel : à savoir que l'homosexualité de Proust n'est nullement « exemplaire » (en dépit de ce que pourrait faire croire la lecture de tant d'ouvrages de vulgarisation, où Proust est cité, avec Gide et Wilde, comme l'homosexuel type !). C'est, au contraire, une homosexualité très déviée, profondément marquée par tout un complexe socio-psychologique extrêmement particulier. La meilleure preuve en est que Proust eut toujours très « mauvaise conscience » de ses mœurs, qu'il les cacha jalousement, les niant même à l'occasion avec indignation, offrant à l'observateur ce mélange désolant de pusillanimité, d'hypocrisie et d'obsession qui caractérise tant d'homosexuels mal adaptés, et qui est un des côtés les moins sains du vaste monde de l'homosexualité.

C'est tout cela que j'espérais lire sous la plume d'un médecin qui s'annonce lui-même comme appliquant à la biographie littéraire la « méthode clinique ». Je suis bien loin de l'y avoir trouvé.

MARC DANIEL.

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

Pour vos Achats et Ventes immobilières — Location

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. R. COUDRAY
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

OPÉRA RETOUCHE

HOMMES — DAMES

Nous rectifions, transformons, adaptons à vos mesures,
TOUS VETEMENTS, dans les délais les plus courts.

ARCADIENS FAITES-NOUS CONFIANCE

7, rue de la Michodière, PARIS

Tél. : 073-59-81 et 742-67-18

Métro : Opéra

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e
(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91

MARS 68- Club de Paris ouvert : Mercredi-Vendredi.20H30-23H30-
Samedi 16H 21 H-- - Dimanche 16 H 20 H 15 -

LE MOT DU MOIS :

Vendredi 5 AVRIL 68

verz 22 H.

par ANDRE BAUDRY.

Autorisation de venir avec des
AMIS MAJEURS et bien connus.

+ TOUS... PARIS... PROVINCE...ETRANGER

+ RESERVEZ DEJA CES DATES :

+ 9.10.11. NOVEMBRE 1968....PARIS.

+ 15 ANS D'ARCADIE. - C O N G R E S .

Mercredi 20/MARS. par l'auteur du très beau Roman " MARC " CONFERENCE
MICHEL PRIGNY ... MES EXPERIENCES....

Mercredi 27 MARS. 21 H. CONFERENCE par CLAUDE SOREY , Sociologue.

HOMOPHILIE ET SOCIETE.... sujet de grande actualité.Et qui
sera le thème du Congrès de NOV.68

Mercredi 3 AVRIL. 21 H. CONFERENCE par A.L...

LA FRANC - MACONNERIE . . .

Mercredi 10 AVRIL. 21 H. RECITAL POETIQUE - par PIERRE C H O W

V I E S et S O L I T U D E . . .

Nombreux textes homophiles de grands auteur

Semaine De Paques- Normal. Club ouvert: Vend.Samedi.Dimanche de Paques.

OUVERT LUNDI DE PAQUES : 16 H -20H 15 - / MERCREDI 17: fermé

MERCREDI 24.IV. 21H. QUI ETES-VOUS ANDRE CLAUDE DESMON ? ? ? ? ? ? ? ?

interrogé par B. DURANT. -2eme partie: les auditeurs peuvent questionner

DE NOUVEAU DISPONIBLE :
Le vieillard et l'enfant de
A. CHAAMBA: 5,50 F-avec Poste 7,20
Album de DESSINS - 45 F-
Toujours disponible:
Homophilie et syphilis.
Code pénal et homophilie
Code CIVIL et homophilie
Conférence Abbé Oraison.-

SEULS les réabonnés RECOIVENT ce
mois la DEUXIEME LETTRE PERSONNELLE
.....
ARCADIENS DE PROVINCE... de
l'Etranger... Si vous le voulez,
par ECRIT, donnez à M. BAUDRY l'
autorisation de communiquer votre
adresse à d'autres Arcadiens de
votre région ou de passage.-

=====

ARC. VEND livre introuvable. ORAISON. Vie chrétienne et prob. sexualité.
I firmier CH. emploi infirmier, même Grand malade, Paris, Province.
Jeune Arc. CH emploi Bar- restaurant-hotel- Paris-Province.
Cadre 45 A. Ser. REF. Secret de Direct. capable seconder. Cherche place.
OFFRE places infirmier diplômé d'Etat ou Brevet Elém. Marine- Paris-
OFFRE PLACE. Provence. Près Arc âgé emploi VALET-Secrétaire-infirmier-
Jeune Arcadienne Paris, 25 ans, Cherche pr Mar. Blanc Arc 30 ans Max.
OFFRE. Près ROME, gardiennage propriété-
A VENDRE MENTON. VILLA.-
A VENDRE PROVENCE RESTAURANT.-
A VENDRE PARIS. Commerce antiquité, décoration. Avec Appartement tt conf.
A VENDRE PARIS. Logement 2 pièces-cuisine-remis à neuf-
CANNES, vendre ou échange pour Marseille-2 p. Cuisine. 1er étage-
... 0 écrit directement à M. BAUDRY pour ces annonces. Joindre votre
lettre destinée à l'annonceur- Timbre pour envoi-
... offre place CUISINIER - restaurant Alsace